

**JOURNAL DE ROUTE D'UN OFFICIER
FUSILIERS MARINS**

L'enseigne de vaisseau POISSON
Du octobre 1914 au 8 mai 1915

Source
Jean Norton Cru

JOURNAL DE ROUTE D'UN OFFICIER FUSILIERS MARINS

Du 2 Octobre 1914 " Gand-Dixmude."
au 8 mai 1915

L'enseigne de vaisseau POISSON est affecté à la 9ème Cie du 3ème Bataillon du 1er Régiment de la Brigade de Fusiliers Marins de l'Amiral RONARC'H. (*Régiment Delage, Bataillon Rabot, Compagnie Demarquay*)

Ecrit sur des notes prises au jour le jour, avec le souci d'une exactitude rigoureuse, il explique, détaille et circonstancie l'épopée des fusiliers marins en Belgique. On verra là les humbles choses, les efforts d'abord tâtonnants, puis mieux dirigés, d'un courage héroïque appliqué à des tâches nouvelles, d'une complexité déconcertante. On se rendra réels les décors, les incidents quotidiens, les essais, la ténacité, la splendide endurance qui furent l'envers et, pourrait-on dire, "la cuisine" de cette gloire. C'est délibérément que l'auteur, évitant toute généralisation hâtive, s'est borné à dire ce qu'il a vu, à raconter les faits dont il a été le témoin et l'acteur. II dépose ces pages, en trophée, sur la tombe de ses nobles camarades, auxquels la mort n'a pas manqué.

Son récit commence à son départ de Cherbourg et se termine à son départ du front."

SOUVENIRS du 1^{er} bataillon de fusiliers marins en Belgique

Vendredi 2 octobre 1914. — Dans le train qui nous emporte vers Paris. Quelle joie intime pour plusieurs d'entre nous ! On désirait tant agir, prendre part au mouvement des armées, se trouver là où il y avait des coups à donner et à recevoir, là où on risquait quelque chose ; et voilà que, depuis deux longs mois, le service nous retenait dans l'arsenal de Cherbourg, avec la tâche ingrate d'équiper, de discipliner, d'occuper les réservistes de la marine. Sous nos yeux, on avait formé, dès le début d'août, un bataillon de marins destiné au camp retranché de Paris. Mais son état-major ne devait pas comprendre d'enseignes. Nous savions seulement que ce bataillon de Cherbourg s'était réuni, au Grand-Palais, à d'autres bataillons venus de Brest, de Lorient, de Rochefort, et avait formé un régiment. Puis l'effectif des marins avait été porté à une brigade, confiée au contre-amiral Ronarc'h, le plus jeune d'âge et de grade de nos amiraux. Hier, brusquement, un télégramme venu de Bordeaux désignait six enseignes de réserve et deux lieutenants de vaisseau de Cherbourg, pour « continuer leurs services à la première brigade de marins, qu'ils rejoindront le plus tôt possible au Grand-Palais, à Paris ». On va donc faire campagne, puisque la brigade complète son état-major ?

Tout de suite, ç'a été la hâte des préparatifs, de l'équipement à acheter, revolver, cantine, etc., des derniers ordres à recevoir. A l'état-major, dans les bureaux de la préfecture maritime, on nous a souhaité bonne chance avec un ton d'envie : « Veinards, qui allez vous battre ! »

En gare de Cherbourg, le vice-amiral Le Pord, préfet maritime, a tenu à venir serrer la main des huit partants. Comme il partirait aussi de bon cœur !

En wagon, nous écoutons les anecdotes et les conseils que raconte volontiers un jeune lieutenant d'infanterie, instructeur à Saint-Cyr avant la guerre, et qui retourne au front après sa troisième blessure. Rencontre précieuse pour des marins sans expérience des nécessités de la campagne **1**.

Dimanche 4 octobre 1914. — Dix heures du matin. Reçu, au Grand-Palais, une

capote d'infanterie qui porte les boutons des riz-pain-sel ! Horreur ! Puis nous montons, avec des camarades venus de Lorient et Rochefort, dans des autos qui vont nous transporter au cantonnement de la brigade. Au passage des fortifications, regardé avec intérêt les barricades de pavés, les arbres abattus, les fils de fer barbelés avec passages en zigzags, tout ce décor de guerre qui nous sera bientôt familier. Les autos nous déposent dans le camp retranché de Paris, à la porte d'une villa de Pierrefitte qui loge l'amiral et son état-major. Là, nous recevons nos affectations et je dois me séparer de mon ami Philippe de Blic, envoyé au 2ème régiment tandis que je vais au 1er. Puis, c'est la présentation au « colonel », le capitaine de vaisseau Delage, et aux officiers de l'état-major régimentaire, parmi lesquels j'ai grande joie à trouver un aumônier plein d'amabilité et d'entrain. A quatorze heures, en gare d'Epinau-Villetaneuse, assisté au débarquement de mon bataillon qui revient en chemin de fer d'Amiens. Rejoint la compagnie à laquelle je suis attaché, et cantonné avec elle à Montmagny.

1. Quelques détails pratiques nous terrifient un peu. « Prenez un havresac réglementaire, portez tout ce qui vous est nécessaire sur vous, comme vos hommes, car en marche, vous resterez des semaines sans revoir vos cantines. » Conseil béni : grâce à mon havresac, j'ai moins souffert à Dixmude de l'absence de ma cantine, que je n'ai pas revue une seule fois en six semaines.

Nous sommes trois officiers : un lieutenant de vaisseau, un enseigne, un officier des équipages, et le hasard des billets de logement m'installe au presbytère, on nous accueille un vieux prêtre, supérieur d'un séminaire de vocations tardives.

Lundi 5 octobre 1914.— Présenté à ma section ce matin. La compagnie compte deux cent cinquante hommes, du recrutement de Lorient. Quelques-uns sont des réservistes, d'autres de jeunes matelots fusiliers, fraîchement sortis du bataillon, malheureusement, ceux-ci sont en trop petit nombre par rapport à l'ensemble, enfin, pas mal de tout jeunes marins, envoyés au régiment au bout de quinze à vingt jours de stage dans une compagnie de formation. Ils portent la capote d'infanterie avec une variété déconcertante de boutons. Du marin, ils n'ont conservé que le bonnet - sans pompon ni jugulaire blanche (ces ornements seront rétablis plus tard) - et le pantalon de molleton bleu.

Nous changeons de capitaine cet après-midi, le lieutenant de vaisseau, qui a formé la compagnie, devenant adjudant-major du bataillon à titre d'ancienneté. Il nous reste heureusement un officier des équipages excellent, et connaissant très bien les hommes.

Mardi 6 octobre 1914. — Marche-manœuvre du bataillon aux environs du fort de Stains : remarque en passant que ce fort a une garnison de canoniers marins. On nous annonce officiellement que la brigade partira demain - pour où ? En tout cas, derniers préparatifs de mise en route.

Mercredi 7 octobre 1914 — Le régiment se rassemble en gare de Pierrefitte-Ceinture, d'où nous partons à raison d'un bataillon par train. Nous commençons par un retard de trois heures, causé par le déraillement de la locomotive de l'amiral. Notre train s'ébranle à seize heures : les hommes, très entassés dans leurs fourgons ; les officiers, dans un wagon de voyageurs. Le long des petites gares de Ceinture, on acclame les marins, on leur jette des fruits que les conducteurs des voitures de compagnie ramassent sur les plate-formes des trucks. Nous passons l'Oise près de Pontoise. Vers Anvers-Beaumont, on aperçoit plusieurs ponts dont on a fait sauter le tablier.



Groupe de fusiliers marins. Drie-Grachtne. (Belgique 3 septembre 1917) photo couleur frères Lumière

Jeudi 8 octobre 1914. — Le froid a engourdi les hommes dans leurs wagons ouverts. Ils sont tout heureux quand à Calais, à Bourbourg, etc., des femmes viennent leur offrir du café chaud. On croyait descendre à Dunkerque : mais le commissaire militaire de la gare apporte l'ordre de continuer sur la Belgique. On mangera, s'il le faut, les vivres de réserve. Décidément, on nous envoie au feu ; quelle chance ! Notre train croise, en gare d'Adinkerke, la première station belge, un train de jeunes Belges de la classe 14 qui vont faire leur instruction militaire en Normandie. Dans les gares belges, les marins sont reçus avec un véritable enthousiasme ; spécialement entre Fumes et Gand, à quatre reprises différentes, on vient nous combler de toutes sortes de bonnes choses : café, cigares, tartines variées, fruits, bière, lait, etc. Il paraît que plusieurs des trains qui nous ont précédés n'avaient pas été annoncés à temps, aussi les habitants concentrent-ils toutes leurs attentions sur nous et sur le train des mitrailleuses, le dernier, qui nous suit. Dans une certaine gare, dont j'oublie le nom, les personnages officiels, bourgmestre, député, que sais-je encore ? sont sur le quai, attendant les officiers du bataillon avec un nombre respectable de bouteilles. Effroi !

Il commence à être temps que ce trajet prenne fin, sans quoi nos hommes seront en piteux état. Déjà un grand drapeau français, sorti de je ne sais quel sac, flotte triomphalement au-dessus du toit d'un wagon. Enfin, vers dix-sept heures trente, le train stoppe à Gand. On avait prévu d'abord pour nous des cantonnements séparés par compagnies, mais un peu plus tard le bataillon est concentré en cantonnement d'alerte à la caserne Léopold. Il paraît que plusieurs autres bataillons, arrivés avant nous, sont déjà en ligne, quelque part en avant de Gand. Les officiers du 3^{ème} bataillon sont groupés dans un dortoir de l'école normale de filles, le chef de bataillon occupant naturellement la chambre de la surveillante. Au rez-de-chaussée, une ambulance belge est établie.

Vendredi 9 octobre 1914. — Rassemblés à sept heures pour nous porter à un point déterminé, nous attendons longuement dans la cour de la caserne que le guide viennois nous rejoigne. Nous n'avons pas de cartes des environs ; les officiers ont dans leurs étuis de simples cartes cyclistes Taride. Dans ces conditions, il est difficile de se débrouiller avec les noms du pays. Enfin, vers neuf heures trente, le 3ème bataillon du 1er régiment et un bataillon (2ème) du 2ème se portent au sud-est de la ville, en dehors du dernier faubourg, où nous devons constituer la réserve générale avec les mitrailleurs. Pendant que les hommes font la soupe sur un terrain de manoeuvres, nous attendons. Les autres bataillons sont engagés déjà. A onze heures, alerte : l'amiral fait porter la réserve en avant. Nous nous séparons, le bataillon du 2ème régiment allant dans la direction de Melle où son régiment est engagé, et nous, déployés en soutien dans la boucle de l'Escaut, près du pont de Heusden, déjà détruit lors de la précédente visite des Allemands. Nous entendons le canon et la fusillade dans la direction de Melle, Quatrecht et Wetteren. Devant nous, de l'autre côté de l'Escaut, une ligne de petits postes de notre régiment. Le long de la berge de l'Escaut commencent à nous arriver des fugitifs, un par un, quelquefois par groupes. Ce sont presque tous des hommes. Nous les interrogeons : tout ce qu'ils savent dire, c'est qu'on se bat chez eux, que les Allemands sont là. Le reste des renseignements est confus, contradictoire. Nous nous retranchons sur la berge, avec une section de mitrailleuses. Tout à coup, à notre droite, une alerte : on voit une ligne de tirailleurs qui s'avance par bonds. Nos hommes vont tirer ; nous avons toutes les peines du monde à main-tenir le calme, à faire faire une reconnaissance dans cette direction. La patrouille part ; elle aborde les assaillants. Ce sont des volontaires belges qui ont choisi cet inopportun terrain d'exercices au risque de se faire canarder. Les voilà qui filent prudemment en colonne par un, hors de notre champ de tir.

Vers dix-huit heures, le bataillon est appelé à Melle, où nous allons nous mettre aux ordres du commandant Varney, colonel du 2ème régiment, qui a demandé des renforts. Un coup d'oeil aux champs voisins de la route, tandis que le crépuscule achève de tomber. Quelle drôle de chose ! Ce terrain dans lequel nous nous battons peut-être cette nuit, est planté de larges plates-bandes de bégonias en fleurs, avec ça et là des serres !

Comme nous approchons de Melle, la fusillade se fait plus distincte et semble toute proche. Nos hommes, énervés par l'attente de la journée, vont-ils recevoir le baptême du feu en pleine nuit ? Comment le subiront-ils ? Le commandant Varney dissipe cette anxiété : le bataillon passera la nuit dans une école de Melle, en alerte. Et, pendant quelques heures, j'entends les ronflements amicaux d'un camarade résonner dans la chambre d'une reli-gieuse que je partage avec lui, et où mille petits objets disent le départ précipité, la détresse de l'abandon.

() Il doit s'agir de l'Officier des Equipages Le Gall*

Samedi 10 octobre 1914. — Trois heures du matin : en route pour renforcer la ligne avant le petit jour, heure propice aux attaques. Nous sortons du village par un chemin à droite, puis longeons le pied d'un remblai de voie ferrée. Nous voici en soutien d'une compagnie du bataillon Mauros, le 3ème du 2ème régiment. Une sorte de banquette de tir a été creusée en hâte à la crête du talus, perpendiculaire à celui que nous venons de longer près d'un croisement de voies. Au jour levé, l'attaque ne s'étant pas produite, notre bataillon reste en ligne, tandis que le bataillon Mauros va se reposer. Devant nous, un champ de betteraves, une voie ferrée, des prairies en contre-bas où l'on distingue quelques cadavres. A 800 ou 900 mètres en avant, un bois où l'ennemi se cache.



Groupe de cinq fusiliers marins. Drie-Grachtne. (Belgique 3 septembre 1917) photo couleur frères Lumière

Dans la matinée, patrouille avec quelques hommes de ma 1ère section : retrouvé l'emplacement où notre camarade Le Douget, capitaine de la 2ème du 2ème, a été tué hier. Son carnet de réquisitions marque l'endroit, à côté d'une tache de sang. Le capitaine m'envoie fouiller une ferme, d'où nous faisons lever comme des lièvres deux Boches gris. Mes hommes tirent nerveusement : les voilà tombés, l'un après l'autre. Derrière des meules de paille, plusieurs blessés allemands paraissent très effrayés de notre arrivée. Ils n'acceptent même pas qu'on leur donne à boire, si ce n'est avec leurs bidons, craignant peut-être d'être empoisonnés. Noté l'emplacement : tout à l'heure, une ambulance anglaise osera se risquer jusque-là et les relèvera, grâce à l'insistance et l'énergie d'une « nurse », dont l'uniforme kaki m'a fait sourire. Il y a des cadavres allemands nombreux disséminés çà et là dans le champ. Deux officiers de réserve sont tombés l'un sur l'autre au bord d'un chemin. Une vive répugnance m'étreint, tandis que je les fouille pour chercher carnets et papiers militaires. Premier contact avec l'ennemi mort...

Quelques instants plus tard, on nous rappelle en réserve à Melle. Les hommes mangent leurs vivres de réserve. Le capitaine et moi, qui n'en avons pas, avisons une cuisine où s'affaire un matelot, une table. Vite, nous nous installons. L'ordonnance hésite un moment à nous servir, puis se décide. C'est le déjeuner du commandant Varney que nous enlevons ainsi d'assaut sans le savoir, et le « colonel » s'en amuse quand il vient, un peu plus tard, manger une bouchée entre deux arrivées d'estafette.

On a fait cette nuit quelques prisonniers. Un officier pleure de rage en apprenant notre petit nombre. « si nous avions su ! » dit-il. Sans doute, ils étaient assez nombreux pour nous culbuter, mais ces marins, rencontrés inopinément en pleine Belgique, les ont surpris et ils ont craint un piège.

L'après-midi, je vois brusquement le « colonel » Varney monter sur le marchepied d'une auto-mitrailleuse belge et filer à bonne allure. Peu après il revient. Le pointeur est triomphant : ils sont allés au-devant d'une grosse auto allemande qui venait, battant pavillon anglais. Les quatre officiers qui la montaient sont morts; le chauffeur

traverse nos rangs, blessé aux deux bras, et voici la voiture elle-même remorquée par la mitrailleuse belge.

Le soir, on nous renvoie au talus du chemin de fer, occuper les mêmes postes que le matin. Notre ligne forme une sorte d'U, dont le petit côté est directement opposé au bois où se tient l'ennemi. Des mitrailleuses gardent tant bien que mal les ponts par où l'ennemi pourrait nous envahir. Les hommes sont très nerveux : on a eu beau leur faire reconnaître avant la nuit les buissons, les taupinières et jusqu'aux moindres cailloux, pendant cette nuit, tout devient sujet d'alerte, vite transformée en fusillade. Devant une de mes escouades, à 25 mètres, se trouve une pile de rails. Une sentinelle s'obstine à faire feu dans cette direction : la balle, en frappant sur le métal, fait une étincelle. « Vous voyez bien, lieutenant, que ce sont les Boches qui avancent, on voit la lueur du coup de fusil ! » Pas d'attaque sérieuse de notre côté.

Dimanche 11 octobre 1914. — Les talus que nous occupions cette nuit sont laissés aujourd'hui à la garde de notre bataillon, les autres pouvant aller prendre un peu de repos. Journée superbe. Nous la passons à creuser des tranchées, à les consolider avec des traverses, etc. Les tirailleurs ennemis sont à la lisière du bois et ne se montrent guère. Vers quatre heures, alerte. Des forces importantes allemandes arrivent. Le commandant Rabot, qui a organisé une « souricière » sur la route, assiste à l'avancée prudente d'éclaireurs en civil. Il arrête même le chef de la bande habillé en civil, lui aussi, et qui tente vainement de se faire passer pour agent secret à notre service. Notre ligne est en alerte, les tranchées garnies. Au dernier moment, nous sommes prévenus que des Anglais vont nous remplacer ; leurs officiers inspectent les positions avec calme, tandis que les Allemands se massent toujours à l'entrée du bois. Puis, brusquement, au pas gymnastique, des fantassins en kaki, sans sac, arrivent sur notre ligne. D'un seul coup, ma compagnie fait en courant les 50 mètres qui la séparent de la pente du talus. Le décrochage est fait. Mais les marins grognent ; ils réclament parce qu'on les fait partir à l'heure où la bataille commence ; il nous faut affirmer que notre retraite est voulue, stratégique, que ce n'est pas un aveu de défaite. Seulement, on nous a demandé de tenir quarante-huit heures et nous sommes au soir du troisième jour. On recommencera ailleurs... Les Anglais ont l'ordre de tenir deux heures pour nous permettre de rejoindre la brigade à Gand. Et de nous mettre en route. Il est dix-huit heures. Le 3ème bataillon ne s'arrête pas pour manger, il marche. Pendant toute la nuit, nous allons, au clair de lune ; mes hommes tombent de sommeil, moi aussi. Au bout de très peu de temps, je n'ai plus conscience de ce qui se passe, on marche toujours, tantôt par une grande route, tantôt par des petits chemins ; aux haltes — pour aller plus vite (?) on a supprimé la moitié des haltes horaires — nous nous laissons tomber à terre sans même quitter le sac. J'ignore où nous allons mes hommes demandent de temps à autre si l'on ne va pas nous embarquer en chemin de fer. Les médecins, passant en queue de la colonne, secouent les traînants. « Donne-moi l'adresse de ta famille. — Pourquoi? — Parce que, dans une demi-heure, les Allemands seront là, et je veux pouvoir prévenir ta mère que tu es pris. — Oh! pas encore! » Et le traînant retrouve des jambes.

Lundi 12 octobre 1914. — A cinq heures du matin, la brigade fait halte à Aeltre. Quelques heures de sommeil, mes hommes dans un grenier, moi sur le lit d'un gendarme belge apitoyé, puis rapide déjeuner et, à onze heures trente, nous sommes de nouveau en route. Les forces sont revenues, l'en train aussi : il y a du soleil, on marche, sans trop « groumer », en colonnes par deux de chaque côté de l'affreux pavé de la route. Pas un seul manquant dans notre compagnie. D'assez bonne heure, nous arrivons à Thielt.

Mes hommes sont logés dans une école ecclésiastique. Mon officier des équipages et moi sommes cordialement reçus dans une maison voisine. Avant de nous mettre au lit, — car nous aurons ce soir un lit, — j'assiste, amusé, à la réquisition de toutes les pièces restées disponibles, par des Anglais arrivés après nous. Nous serons bien gardés cette nuit, mon camarade et moi : il y a trente-deux « tommies » couchés sur de la paille dans les corridors de la maison !

Mardi 13 octobre 1914. — De bonne heure ce matin, j'ai pu constater que mes hommes ne sont pas encore très débrouillards ni très complaisants quand il s'agit de faire le café. Leur éducation sur ce point se complètera vite. Profité du voisinage d'une chapelle de Recollets pour y entendre la sainte messe. Malgré l'heure matinale, il y a du monde et bon nombre de communiants. En sortant dans la rue, j'entends une fusillade qui vient d'un peu partout : un Taube survole la ville en passant trop bas. Et de toutes les cours de maison, « tommies » en bras de chemise ou matelots en capote tirent à qui mieux mieux. Touché ! le vilain oiseau tombe, et une auto part ramasser les aviateurs. La brigade se remet en marche. Vers huit heures, c'est le tour de mon bataillon. Notre compagnie, qui est d'arrière-garde, ferme la marche, ce qui nous vaudra, vers l'heure de la grande halte, d'être serrés de trop près par une patrouille de uhlans. Mais les Anglais suivent une route parallèle à la nôtre. Leur cavalerie prévenue cueille délicatement ces gêneurs. Le temps s'est gâté, une pluie tombe. Pendant la halte, nous causons avec les officiers anglais d'un convoi de ravitaillement arrêtés à la même hauteur que nous. Il faut leur faire voir les casques, les trophées que rapportent quelques-uns de nos hommes, et surtout une casquette d'officier, car ils sont anxieux de reconnaître le « gris boche ». Très gentils, d'ailleurs, ces Anglais, très à l'aise avec nous. Comme ils ne portent pas de galons, nos hommes, qui ignorent le mystère des étoiles sur les pattes d'épaule, viennent familièrement tendre à un lieutenant un "quart de jus", qu'il accepte, d'ailleurs, très volontiers. « Tiens, vieux, avale çà, çà te fera du bien... »

La pluie devient de plus en plus dense. Arrivée à Thourout, le bataillon installe les petits postes pour nous couvrir le long de la voie ferrée. Le reste de mes hommes campe tant bien que mal dans une filature, et je partage le dîner de quatre officiers belges de l'intendance, qui se montrent fort accueillants lorsque j'ai décliné mon identité complète.



Centre chirurgical. Militaires blessés se protégeant du soleil avec des parapluies et des ombrelles. Rousbrugge. (Belgique 7 septembre 1917). photo couleur frères Lumière

Mercredi 14 octobre 1914. — L'étape d'aujourd'hui est courte jusqu'à Cortemarck, noeud de Chemins de fer où nous avons, paraît-il, ordre de tenir. Les Anglais sont descendus plus au sud vers Roulers et Ypres, et l'on entend le canon dans cette dernière direction. Deux batteries de 75 belges nous accompagnent. On prépare des tranchées sous la pluie. Mon bataillon est à Peereboom. Voici que mon pied, écorché, se refuse à supporter plus longtemps une chaussure trop juste. Le capitaine me prête ses pantoufles et je le suis péniblement dans la boue tandis qu'il inspecte les Chemins et les défilements. Faudra-t-il donc se battre dans cet accoutrement de podagre ? Les hommes n'ont pas fait de cuisine ce soir : mendié à dîner au chef de bataillon, qui n'est guère mieux monté que nous. Nous sommes terriblement en l'air par notre droite, qui manque de liaison avec les Anglais. La 12e compagnie et la mienne le comprennent mieux encore, lorsqu'on leur donne la garde des chemins de repli. Pourtant les Allemands ne se pressent pas : ils nous laissent le temps de recevoir un contre-ordre, et de reprendre notre route vers une position meilleure.

Jeudi 15 octobre 1914. — Rassemblement à trois heures trente. Le commandant du bataillon a pitié de mes pantoufles, et me fait monter d'office dans son auto, tandis que, fidèle à la résolution qu'il tient depuis le début, il fait la route à pied, en tête de ses hommes. Vers dix heures, nous sommes à Dixmude, où la brigade est déjà arrivée. Pendant que certains bataillons nous couvrent dans la direction d'Eessen d'où nous venons, et dans le sud, halte et repas à Caeskerke pour mon bataillon. Puis, dans l'après-midi, nous allons prendre position au nord, sur la route d'Ostende qui passe par Keyem et près de Beerst. Le commandant Rabot installe son poste auprès d'un vieux moulin dont on immobilise les ailes, et nous commençons à creuser des tranchées dans des pâturages humides, perpendiculairement à la route et de chaque côté. Ce ne sont pas des tranchées bien savantes, avec pare-éclats, parados, mais de simples fossés presque rectilignes : l'expérience nous apprendra à faire mieux. Abattu des arbres superbes qui bordaient la route, pour en faire des barrages, etc. Pendant tout l'après-midi, et une bonne partie de la soirée, des fugitifs arrivent d'Ostende, d'Aertrycke, d'Ichteghem, de Leke, de Cortemarck, annonçant, les uns après les autres, l'entrée des Allemands dans leurs villages. Il arrive des femmes, des enfants, mais surtout des jeunes gens et des gardes civiques, qui ont peur d'être faits prisonniers ou fusillés.

Dans les prés qui s'étendent devant nos tranchées un bétail nombreux circule paisiblement. Les vaches paissent par douzaines, avec des chevaux, des moutons. Pourquoi ne les évacue-t-on pas ? Cette nuit, pour peu que l'énerverment de Melle continue, mes hommes vont tirer sur toutes ces formes errantes, et ce sera double gaspillage, de munitions et d'animaux domestiques. Tenté vainement de le faire comprendre à quelques obstinés qui restent encore dans les fermes en avant de notre ligne. Deux jeunes filles pleurent, promettent d'apporter du lait à nos hommes si on respecte leurs vaches... En fait, cette nuit là, nous avons obtenu de nos marins qu'aucun coup de fusil ne soit tiré.

La nuit est humide et froide dans ces tranchées. Elle est calme sur le front qu'occupe notre bataillon. Mais vers vingt heures nous entendons des coups de feu, une alerte du côté d'Eessen. Pendant la nuit, les Belges qui occupent Keyem établissent la liaison avec nous ; je vérifie au matin l'emplacement de leurs postes.

Vendredi 16 octobre 1914. — La matinée se passe au travail pour compléter les tranchées et les postes. Vers onze heures, notre compagnie reçoit l'ordre de se porter au sud de Dixmude, où elle se mettra aux ordres du capitaine de frégate de Kerros, commandant le 2ème bataillon du 1er régiment, chargé de la défense avancée du front sud. Il nous place à cheval sur la route qui va vers Woumen. Notre poste avancé

de droite, afin de battre la route, s'installe dans le cimetière et commence à s'organiser. Une section de mitrailleuses est postée sur la route même. Nos autres sections, en liaison avec les compagnies du 2ème bataillon, prolongent la ligne vers la gauche. J'ai ma première demi-section au cimetière, la deuxième avec moi au pied d'une grange, à gauche de la route. Nous attendons une attaque de front par des cyclistes, dont des gendarmes, encore tout étonnés d'avoir couru sous le feu, nous ont signalé la présence à Woumen. Au lieu de cela, il vient un feu d'artillerie nous prenant d'enfilade et à revers, par la route d'Essen. Léger fléchissement de la ligne : une compagnie a été surprise en pleine distribution de vivres, que les fourriers faisaient avec la candeur des périodes d'exercices.. La présence du « colonel », du chef de bataillon, etc., rétablit l'ordre et calme les frémissements. Je suis fier de ma section, qui n'a pas bougé. Avant que notre tranchée soit assez profonde pour constituer un abri sérieux, nous sommes complètement pris à revers par une mitrailleuse. Un repli de terrain nous protège un peu. L'ordre nous vient de se faire tuer sur place plutôt que de reculer, même jusqu'au chemin de fer. Les hommes regagnent leurs postes en rampant dans le fossé de la route sous le feu de la mitrailleuse. Il est dix-huit heures ; nous sommes enfin baptisés et tout s'est bien passé. Cette nuit, légère attaque venue de Woumen sur le poste avancé du cimetière. Un blessé à la compagnie, le premier.

Samedi 17 octobre 1914. — Mes hommes souffrent du manque de sommeil. Les veilleurs eux-mêmes n'arrivent pas toujours à rester éveillés. Nous jouissons de quelques heures de calme dont on profite pour s'organiser. Après l'expérience cruelle d'hier, le ravitaillement de jour est naturellement interdit. Heureusement pour nous, granges et maisons abandonnées contiennent encore quelques lapins et poules, que les obus ne nous empêcheront pas de faire cuire. Dans la matinée, nous voyons l'artillerie reprendre à notre gauche, et une attaque allemande assez vive essaye de progresser par la route d'Essen. Nos camarades résistent bien. Un peu plus tard, une batterie établie dans cette même zone commence à battre progressivement notre secteur avec des shrapnells qui sont au moins de 90. Deux maisons brûlent près du passage à niveau. Aperçu un civil qui, grimpé sur sa toiture, essaye stoïquement d'empêcher l'incendie de se propager chez lui. II y réussit. Le tir continue à battre régulièrement, par salves échelonnées, tout le terrain compris entre la voie du chemin de fer et le cimetière. Je n'avais jamais vu de tir progressif. Celui-ci est conduit méthodiquement. Il bat nos tranchées d'enfilade, et met hors de combat quatre hommes de la 3ème section. Mon poste, protégé par la grange, au pied de laquelle est creusée la tranchée, ne reçoit que des éclats de tuiles. Le feu cesse vers midi trente. Une heure plus tard, notre compagnie est relevée par la 1ère du 1er régiment (capitaine Payer) et nous allons occuper une partie du chemin de halage qui constitue la berge ouest de l'Yser, au nord du port de Dixmude. Déjà nos chefs prévoient le bombardement par des obusiers de gros calibre, et nous font construire des abris profonds de 1 m 70, que permet la surélévation de la berge. L'Yser est assez étroit pour qu'une péniche, mise en travers, constitue un pont suffisant. L'une de ces péniches est amarrée en face de ma section, gardée par deux matelots torpilleurs chargés de la faire sauter en cas de nécessité. Nous jouissons, dans ce secteur de deuxième ligne, d'une tranquillité relative qui sert de repos.

Dimanche 18 octobre 1914. — La nuit a été calme pour nous. Ce matin, j'essaye en vain d'avoir une messe. Déjà l'église de Dixmude est fermée. Il y a bien encore des chapelles ouvertes, notamment chez les Récollets et au Béguinage, mais impossible de rencontrer l'aumônier (*). Un de nos blessés d'hier est mort cette nuit entre ses bras. On essaye de lui faire des obsèques militaires, et sa section envoie un détachement de vingt-cinq hommes. A peine la cérémonie a-t-elle commencé, que

nous sommes alertés vers seize heures.

L'attaque se produit au nord, dans un secteur tenu par des Belges, et ne se propage pas jusqu'à nous. Nuit paisible.

Lundi 19 octobre 1914. — L'artillerie reprend dès six heures. A l'heure du déjeuner, ordre de nous mettre en route pour participer à une offensive que la brigade va tenter dans la direction des villages de Keyem et de Beerst. C'est bon signe : on se donne de l'air. N'ayant pu trouver à remplacer les pantoufles de mon capitaine, avec un pied de plus en plus abîmé, je dois, à défaut d'ambulance, exécuter l'ordre du commandant qui me consigne dans son auto. Un jour d'attaque, c'est navrant. Sur la grand'place, que les civils n'ont pas encore évacuée, j'admire le sens commercial du chauffeur, un négociant en dentelles, qui renoue des affaires avec des réfugiés belges. Je l'aide à repousser les présents d'Artaxerxe — on lui offre 500 francs pour transporter à Furnes une famille qui commence à s'effrayer. Le 3ème bataillon reste en réserve dans les fosses de la route de Beerst; tandis qu'un escadron de goumiers attend l'ordre de charger, auprès du vieux pont romain du canal d'Handzaeme. L'affaire est chaude pour les bataillons Pugliesi Conti (2ème) et Jeannot (1er) du 2ème régiment. Vu évacuer successivement le corps du lieutenant de vaisseau de Maussion de Condé, tué, puis des blessés, du Reau, de Roucy, l'athlète Hébert, Pertus, de Blois. Deux autres officiers tués, et environ cent cinquante hommes hors de combat. Mais les fermes et Beerst finissent par être à nous. Le 1er régiment, qui en assure l'occupation, reçoit de nuit l'ordre de se replier, et va s'installer au bivouac à Saint-Jacques-Capelle, sur la rive ouest de l'Yser, tandis que les Belges s'installent aux tranchées. Entre temps, le bataillon Mauros, avec des goumiers, a poussé sous nos yeux une pointe hardie vers Vladsloo. Ce soir-là, au retour, on voit tomber les premières grosses marmites, destinées aux batteries belges installées près du canal d'Handzaeme.



Panneaux de limitation de vitesse et d'interdiction de doubler, militaires français. Rousbrugge. (Belgique. 10 septembre 1917). photo couleur frères Lumière

Mardi 20 octobre 1914. — Dans la matinée, le bataillon occupe les tranchées, dites *de réserve générale*, auprès du carrefour de Caeskerke. J'en ai rarement vu de plus incommodes. L'eau, presque à fleur du sol, ne permet guère de creuser et les abris sont si étroits, qu'on ne peut y circuler avec le sac. Les grosses pièces (de 150 ?) allemandes commencent à tirer sur le canal, pour démolir le pont. L'après-midi, le commandant m'envoie à Furnes avec l'auto, tâcher d'avoir quelques vivres et surtout de quoi boire, car l'eau n'est pas potable. Les magasins sont démunis. Rencontré un officier d'état-major, qui annonce la venue prochaine de renforts, et me montre dans la rue le général français Grossetti, commandant la 42ème division. Mais ces renforts sont appelés d'urgence dans le Nord, vers Nieuport et Ramscapelle. Ce n'est pas encore pour nous. Bataille acharnée le soir devant Dixmude, où les Belges résistent vaillamment.

Mercredi 21 octobre 1914. — Je suis toujours bloqué dans l'auto que le commandant me confie en allant prendre son poste à l'hôtel de ville, sous les ordres du colonel belge qui commande la défense de la place. Successivement, la 10ème compagnie, puis la 9ème sont envoyées en réserve en ville. Les marmites y tombent dru, surtout l'après-midi. Un seul gros obus met hors de combat une quarantaine d'hommes à la 10ème, dont le capitaine de Monts. Une salve de trois obus de 105 tombe sur la 1ère section de la 9ème, blesse le capitaine Demarquay, anéantit presque complètement les deux premières escouades. L'affaire est chaude aux tranchées à partir de quatorze heures quarante-cinq : on dit que les Allemands cherchent à forcer le passage : la 9ème compagnie renforce la ligne aux tranchées du cimetière. Vers quinze heures, je puis voir les obus s'acharner sur l'église qui brûle et s'effondre, ne laissant debout que la tour noircie du clocher. Au carrefour de Caeskerke affluent les fugitifs, lamentables, poussant devant eux des voitures d'enfant, ou portant à deux, sur un bâton qui plie, un ballot noué dans un drap de lit. Deux porteurs traînent sur un fauteuil une vieille infirme. La question qu'ils posent anxieusement est invariablement la même : « Monsieur l'officier, quel chemin faut-il prendre ? — Où voulez-vous aller ? — A Furnes, en France, n'importe où. — Prenez plutôt à gauche, vers Oudecapelle, il y a trop d'obus sur Pervyse. » Et ils reprennent leur course. Deux vieux se sont arrêtés au bord d'un champ et pleurent en regardant brûler l'église.

Vers seize heures, un avion, que l'on ne reconnaît pas tout de suite pour ennemi, survole très bas la route de Caeskerke à Oudecapelle, cherchant sans doute les batteries belges. Il y a sur cette route un extrême encombrement de convois, tout le train de la brigade, vivres, munitions, des canons d'artillerie, des ambulances belges. L'oiseau s'en va tout joyeux rapporter cette bonne nouvelle et, une demi-heure plus tard, les « gros noirs » arrosent avec précision la chaussée. Précipitamment, les hommes regagnent la tranchée, abandonnant à regret la cuisine en train, et c'est une course de voitures emballées. Un obus a atteint en plein une de nos voitures de vivres : on ne retrouve plus rien du cuirassier-conducteur. Un caisson s'est mis en travers, une roue enlevée, et les chevaux s'acharment à essayer de l'entraîner quand même. Un cuisinier, qui s'est obstiné à surveiller sa marmite, m'arrive la figure et les mains noires de terre, avec un rire nerveux : « L'obus m'a collé dans la tranchée et il m'a enlevé ma gamelle ! » Puis le bombardement se calme. Il y a des intermèdes comiques. Le commandant de Kerros a obligé un médecin un peu corpulent à s'abriter dans la tranchée, et ce dernier, qui se trouve à l'étroit, hurle : « j'étouffe, tirez-moi de ce trou ! » Nos rires l'exaspèrent ; on le délivre enfin. « Jamais plus, je ne descendrai dans vos sales fossés. » Nous passons la nuit dans les tranchées de réserve, tandis que des renforts belges arrivent.

Jeudi 22 octobre 1914. — Enfin délivré de l'auto, qui, d'ailleurs, m'a échappé lors du bombardement d'hier soir, je vais clopin-clopant au devant de la compagnie qui

revient du cimetière. Mais en quel état ! A l'appel, il me manque 60 hommes, dont 7 sont sûrement morts. Les deux premières escouades comptent respectivement 3 et 5 présents : elles étaient de 16 hommes chacune hier matin. Pris le commandement et mis ces hommes au repos dans les tranchées de réserve de la briqueterie. La 10ème arrive aussi, n'ayant plus d'officiers. On la case à côté de nous et je vois venir l'un après l'autre six ou sept matelots que je ne connais pas : « Lieutenant, nous n'avons plus d'officier. Venez avec nous. Demandez au commandant qu'il nous en donne d'autres. — Soyez tranquilles, mes garçons, le commandant va vous en donner. D'ailleurs vous avez un premier maître. — Ce n'est pas la même chose! — Courage, mes enfants, reposez-vous un peu, rien n'est perdu. — Oh ! on les aura tout de même, lieutenant, nous retournerons bien leur régler leur compte ! » Je n'avais pas encore senti aussi vif l'attachement des hommes pour leurs officiers... Le commandant envoie son enseigne adjoint, Carrelet, prendre le commandement de la 10ème .

Le soir, ordre du jour de l'amiral, annonçant une victoire russe sur la Vistule et nous demandant de tenir bon.

Samedi 24 octobre 1914. — Alerte à trois heures : nous partons en ville aux ordres du commandant de Kerros ; il envoie mon meilleur peloton, avec l'officier des équipages Le Gall, aux tranchées du cimetière que nous commençons à bien connaître. J'emène l'autre dans le prolongement de ces tranchées vers l'est, Le Gall a des mitrailleuses françaises ; je sers de soutien à une section de mitrailleuses belges du brave lieutenant Pirson, du 11ème de ligne. A droite et gauche, les sections sont enchevêtrées. Belges et marins alternent ou même se mêlent dans la tranchée commune, avec ou sans officier. Le bombardement simultané au gros calibre et au shrapnell est intense, surtout du côté du cimetière et au point où la ligne de défense Est coupe la route d'Eessen. Pendant la nuit, aux heures impaires, quatre violentes attaques d'infanterie sur ces mêmes points. En face de moi les Allemands bougent peu. Ils sont retranchés sous bois, entre 600 et 800 mètres, et entretiennent une fusillade presque ininterrompue, mais, en général, trop haute. Le petit saule au pied duquel est creusé mon trou laisse tomber sur nous les débris de ses branches et des lambeaux d'écorce enlevés par les balles. La 2ème section est assez éprouvée par le bombardement. Un moment, nos mitrailleuses sont retirées pour occuper un autre poste. Je suis à peine installé dans leur abri, plus spacieux, qu'une balle, traversant les mottes de gazon trop minces, me frappe l'épaule sans pénétrer, et atteint en plein front un petit matelot assis derrière moi. Je le crois perdu, essaye de l'encourager. Bientôt il se remet un peu : la balle a glissé sur le crâne sans pénétrer ; il s'en tirera. Par grognements, car il ne peut parler, il fait comprendre qu'il veut son sac, ses lettres. On les lui donne. Alors, mettant ses précieuses lettres dans sa capote, il tire du paquet une photographie, la sienne, et me la donne... Geste qui m'émeut profondément, venant d'un brave petit garçon que tout à l'heure je connaissais à peine. Ils ont de ces mouvements d'affection spontanés, qu'on n'attendait pas, et qui touchent.

Dimanche 25 octobre 1914. — Profité d'une accalmie ce matin pour visiter la ligne, enregistrer les pertes, faire ensevelir auprès de la tranchée un petit Lorientais de la 2ème section qu'un shrapnell au ventre a tué net, deux Belges de la section voisine, qui n'ont plus d'officier. Commencé même à enlever quelques cadavres ennemis, qui gisent en grand nombre devant le parapet. Au 3ème, la canonnade reprend de plus belle : ils ne veulent pas que nous nous débarrassions de la vue et de l'odeur de leurs morts. De onze heures à midi le bombardement est très vif, et à feux croisés. Ils ont même amené un 77 à quelque 600 mètres de la tranchée, et on voit la lueur de départ au milieu des arbres écimés.

Au cimetière, les grosses marmites sont particulièrement nombreuses ; pour distraire

ses hommes, l'officier des équipages Le Gall fait compter à haute voix les obus qui tombent à moins de 5 mètres en avant ou en arrière de sa ligne, battue d'enfilade. En cinquante-cinq minutes, on arrive à un total de cent soixante-quinze. De même sur la route d'Eessen, des éclats de briques de pavés viennent jusqu'à nous. Le calibre des pièces doit être gros.

Dans l'après-midi, nous apercevons au milieu du bois, devant nous, une troupe allemande qui paraît affolée et court en colonne, par un, vers le château de Woumen ; il doit y avoir trois sections qui défilent ainsi. « A 800 mètres; feu à volonté ! » Les mitrailleuses s'en mêlent, et le résultat du tir semble satisfaisant. La troupe tournoie, oblique, s'affale dans un fossé, ne peut plus aboutir nulle part, car les mitrailleuses du cimetière l'empêchent d'aller plus loin, et nos feux de rétrograder. Mais nos hommes sont très excités. Le dernier des Allemands s'est couché à plat ventre derrière son sac que les fusils crépitent encore, malgré mes hurlements de « cessez le feu » et mes coups de sifflet. Enfin, un obus complaisant, qui me renverse avec mes deux voisins, sans nous faire grand mal d'ailleurs, produit l'effet désiré. Le tir cesse. Un moment plus tard, un fanion jaune apparaît chez les Allemands. Les marins crient : « Un drapeau blanc ! un parlementaire ! » Nous ne nous y laissons pas prendre ; c'est tout simplement l'ennemi qui cherche à regrouper les débris de l'unité que notre feu a si bien dispersée. Vite, cherchons deux ou trois bons tireurs. « A qui abattra le fanion ! » Un pointeur de mitrailleuse belge et son officier remportent le prix : trois fois le fanion jaune fait la bascule. On ne cesse cependant de le relever qu'au moment où la section égarée rallie à son tour la ligne de feu. Nos marins sont enchantés; enfin ils ont « vu les Boches », et tiré dessus !

A dix-huit heures trente, nous sommes relevés par la compagnie de Malherbe (3ème du 1er régiment). Epuisés par nos trente-six heures de tranchées si mouvementées, nous allons sous la pluie prendre la place laissée par la 3ème sur la rive de l'Yser. Nous nous mettons aux ordres du commandant de Sainte-Marie, le chef du 1er bataillon, qui a la garde du secteur. Au pont, sont les mitrailleuses (trois pièces) avec une section de la 4ème compagnie (Pitons) en soutien. Puis la 9ème, suivie de la 11ème.

L'emplacement que je suis chargé de défendre a été organisé pour une compagnie de deux cent cinquante hommes, et je n'ai plus que cent soixante fusils en ligne. Tant pis, un certain nombre de postes, aux endroits les moins importants, resteront inoccupés. Il pleut toujours. Les hommes sont extenués et donnent une belle preuve de l'insensibilité consécutive à la fatigue. Au près de la petite maison où les pontiers du pont tournant réunissaient leurs outils, un shrapnell de 77 arrive, régulier comme une horloge, toutes les trois minutes. Il y a donc là un passage à franchir rapidement, et j'en préviens les gradés avant d'y arriver. Mais comme juste à ce point un petit fossé traverse la route, les hommes s'arrêtent instinctivement en tâtonnant, sans, d'ailleurs, chercher le moins du monde à se baisser quand l'obus arrive. Le premier est heureusement trop long, et ma foi ! nous employons quelques bourrades amicales pour décider les gens à faire au trot les 100 mètres nécessaires. Comment nos sentinelles veilleront-elles cette nuit, alors que la pluie qui tombe devrait faire redoubler d'attention ? Je fais une ronde à vingt-deux heures : tous mes factionnaires dorment, sauf un. Du coup j'institue une ronde de gradés d'heure en heure...

Lundi 26 octobre 1914. — Le jour n'est pas encore levé qu'une vive alerte, avec fusillade toute proche, se produit. Il est environ trois heures trente quand l'alerte est transmise à mon gourbi. Une troupe allemande a réussi à pénétrer en ville par la route d'Eessen et elle vient d'essayer de forcer le pont en chassant devant-elle des Belges, des marins, des pillards rencontrés en ville. Ils poussent des hourras. Le flot des fuyards traverse le pont, suivi de si près qu'on ne s'aperçoit pas des moments où, dans le tas, commencent les Allemands. Le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-

Marie, l'enseigne de Lambertye, qui sont à leur poste, se voient brusquement bousculés par des Allemands. De Lambertye tombe, tandis que le commandant essaye de décharger son revolver. Les mitrailleuses entrent en action ; le pont est dégagé, il n'y a plus que des morts. Seule, une tête de colonne d'une soixantaine d'hommes a passé. Le reste se disperse dans Dixmude. Ceux qui sont passés foncent droit devant eux par l'unique route qui se présente, celle qui remonte du pont vers Caeskerke. A droite et à gauche, dans les maisons encore debout, des ambulances, des états-majors campent sur la paille. Les Allemands, sans s'arrêter, font feu sur tout ce qui est éclairé. C'est ainsi qu'ils atteignent en passant le médecin principal Duguet et l'abbé Le Helloco, aumônier du 2ème régiment. Ils remontent toujours, profitant de la surprise, tandis que les compagnies de réserve commencent à s'éveiller, à sortir de leurs tranchées. Le capitaine de frégate Jeanniot, qui commande le 1er bataillon du 2ème régiment, formant à ce moment la réserve, s'avance au-devant de la troupe, sans savoir s'il s'agit d'une panique ou d'une attaque. Il se croit suivi, mais ses hommes sont encore loin derrière lui. Tout seul il essaye d'arrêter l'ennemi « Rendez-vous, vous êtes prisonniers. — Non, fous prisonnier », et c'est bien Jeanniot qu'on entraîne. Son capitaine adjudant-major, lieutenant de vaisseau Ferry, a eu le temps de franchir le fossé de la route et de rentrer dans l'ombre. Auprès du passage à niveau de Caeskerke, un barrage s'est formé avec des médecins, des cuisiniers, quelques fuyards ralliés, des automobilistes. Décidément les Allemands ne sont pas en force. Leur coup a manqué ; et, poursuivis par quelques maigres coups de fusil, ils obliquent vers le sud à travers champs et se perdent dans la nuit.

Toute la ligne est en alerte maintenant, et sur la berge de l'Yser nous portons un réseau de sentinelles pour surveiller la zone arrière, car sans doute les quarante Allemands qui restent vont essayer de forcer le passage quelque part pour rentrer chez eux. Pourvu que nos réserves ne s'affolent pas ! C'est nous qui recevrons les balles de leurs fusils ! Mais les officiers se sont rendu compte que, quoi qu'il soit arrivé, le danger immédiat est passé maintenant, et les réserves ne tirent pas. Au petit jour seulement, dans les prairies de la partie sud, une brève fusillade, puis des prisonniers que l'on ramène. Le commandant Jeanniot a été massacré avant que ses assassins aient pu être mis hors d'état de nuire. Mais justice est faite.

Dès que le petit jour permet de distinguer suffisamment les objets, je vais reconnaître le pont. Le spectacle est vraiment intéressant. Derrière les mitrailleuses, des hommes se rapprochent, curieux qu'il faut disperser. Au milieu de la chaussée, un lieutenant de vaisseau tenant un fusil, baïonnette au canon, dans lequel je reconnais l'aimable et ordinairement paisible L..., adjoint au colonel du 1er régiment (*); plusieurs autres officiers. A terre, une véritable jonchée de cadavres dont le pont est couvert : les mitrailleuses ont bien travaillé.

Cette alerte passée, la journée est assez calme pour notre fragment de berge de l'Yser. Dans le chemin, près de l'eau, sont les abris de combat, profonds, faits chacun pour quatre ou cinq fusils seulement, afin de limiter les pertes si l'un d'eux vient à être atteint. On a réussi à les couvrir tant bien que mal –plutôt mal — avec des branchages et du gazon par où l'eau filtre. Tels quels, ils sont déjà un progrès. D'ailleurs, si l'on s'y établit le soir afin d'être plus tôt parés en cas d'alerte, de jour les sentinelles seules y demeurent : toute la vie se réfugie en contre-bas, sur la pente de la berge qui donne vers la prairie. Nos abris de bombardement sont là, creusés à flanc de talus, impénétrables aux shrapnells, peu exposés aux marmites. Les vieilles briques servent de support naturel aux gamelles où chauffe le café, et les grands trous faits par les obus dans le pré servent au moins à nous débarrasser des boîtes de singe vides.

Dans la journée, un bataillon de Sénégalais nous est envoyé comme renfort. Pas dommage qu'il nous vienne un peu d'armée française !

Nous nous attendions à partir aux tranchées du cimetière le soir, mais c'est une compagnie voisine qui y va. La 1ère en revient, commandée par d'Albiat, qui a remplacé Payer, tué par un shrapnell. Ils ont subi la nuit dernière un assaut violent, repoussé avec énergie par Melchior, et ont ramené quelques prisonniers, dont un officier d'état-major venu à cheval, seul, à la tranchée qu'il croyait prise. Ce captif insigne a été stupéfait qu'on lui rendît son argent et ses papiers personnels. Il paraît que ces prisonniers sont des troupes de l'active, qui viennent des environs de Reims.

(*) *probablement le lieutenant de vaisseau Lorin*



Ecluse du Het-Sas ou de Boesinghe. (Belgique 10 septembre 1917). photo couleur frères Lumière

Mardi 27 octobre. - Toujours dans les tranchées de la Berge de l'Yser, et sans nouvelles de notre 3ème bataillon qui se bat du côté de Pervyse. Pauvre bataillon ! Il a été bien éprouvé par la journée du 24. Tandis que nous étions aux tranchées du sud avec, en plus de notre compagnie, une section de la 11ème et son capitaine, le reste du bataillon a été envoyé faire face à une attaque allemande qui nous prenait de flanc par une certaine usine à pétrole située au bord du canal, et les fermes voisines de Oud Stuyvekenskerke. L'ennemi a été contenu, mais bien peu de nos camarades sont revenus de cette expédition. Le nouveau chef de la 10ème, l'enseigne Carrelet, l'officier des équipages Hervé, de la 11ème, le capitaine de la 12ème, lieutenant de vaisseau Féfeu (cinquante-huit ans, notre doyen), et son second, l'enseigne Vigouroux, sont tués ou mortellement blessés. Heureusement, un contingent de marins arrive ce matin pour combler quelques vides. Mais de ces deux cent quatre-vingts hommes, notre compagnie ne reçoit aucun. Par contre, il nous arrive un nouveau capitaine, à qui je suis heureux de remettre des marins et des cadres qui ont déjà fait leurs preuves et qui ont acquis de la tenue au feu. Comme pour saluer de quelques salves cet heureux événement et baptiser solennellement le capitaine B...(*) , les marmites commencent à pleuvoir sur nous, et obligent à garder le

personnel tapi dans les trous, de onze heures trente à quinze heures. D'ailleurs, les abris résistent bien. Deux obus, qui semblent de 150, explosent successivement, l'un à 5 mètres, l'autre à 3 mètres du gourbi où je suis en train de passer le service à mon nouveau chef. Résultat : le sabre neuf du capitaine est instantanément culotté comme par un long service, et la toiture de notre abri s'affaisse un peu. Quoique le bombardement soit parfaitement réglé, nous n'avons aucune perte. Seulement, dans l'après-midi, alors que des shrapnells miaulent encore au-dessus de la berge, malgré nos recommandations expresses, un second maître, chef de section, grimpe sur le talus pour mettre son sac à l'abri de la petite pluie qui commence... Une balle de shrapnell à l'abdomen le blesse mortellement. C'est une grosse perte. Et dire que, d'après les médecins, presque un tiers de nos morts ou de nos blessés sont, comme celui-ci, victimes de leur imprudence ! On sort des abris pour un rien : de l'eau à puiser, une lettre à montrer à un ami, un mot à dire au camarade d'à côté, ou simple ennui d'être enfermé. Pourtant les shrapnells balayent tous les espaces découverts, on le sait, les ordres de rester à l'abri sont formels, les officiers s'enrouent à les répéter sans relâche. Nos enfants terribles continuent, malgré tout, leurs imprudences inexcusables.

(*) *lieutenant de vaisseau Béra*

Mercredi 28 octobre 1914. — Passé la journée au même poste. Effectif de la compagnie, officiers compris : cent soixante-deux. Moins d'obus sur nous, mais un calibre très gros sur nos camarades du haut pont. C'est au moins du 280, et peut-être davantage ; deux trous dans la berge sont larges et profonds ; une maison atteinte en plein s'est complètement effondrée ; mais le pont lui-même reste intact, et les allées et venues continuent.

A gauche des tranchées de notre compagnie, une minuscule chapelle blanche avec, derrière, un grand arbre, fournissent un excellent point de repère aux Allemands, qui se gardent bien de les démolir : juste au même point, un talus en pente douce raccorde la berge à la ferme située à 100 mètres dans le schorre. Ce petit talus force les hommes qui circulent le long de la ligne à quitter la protection de la berge pour se silhouetter un instant sur le ciel : aussi les shrapnells sont-ils nombreux à cet endroit. La ferme elle-même, plusieurs fois atteinte, dresse encore un corps de logis écorné, aux fenêtres démolies par l'explosion des marmites : des autres bâtiments, il ne reste que des ruines calcinées. C'est dans les débris de cette ferme que le cuisinier des officiers du 1er bataillon s'obstine à préparer le repas de ses officiers. Le capitaine et moi, nous sommes admis à profiter de ses talents et, trois fois par jour, on voit cinq ou six camarades se glisser furtivement ou paisiblement, suivant les cas, jusqu'à ce que nous appelons, avec une pointe de vanité, notre salle à manger. Il semble que les observateurs ennemis aient fini par repérer ce déplacement périodique ; maintenant, un quart d'heure environ avant chaque repas, l'arrosage du petit talus et de la cour de ferme commence ; il faut « attendre l'embellie », ou « laisser passer le grain », et les premiers rendus ont toujours un peu l'appréhension que quelqu'un de leurs camarades ne soit détérioré avant d'arriver.

Aujourd'hui, les Allemands ont trouvé mieux : quand nous avons été tous réunis, quelques marmites ont fait un petit arrosage méthodique. A mesure que les obus se rapprochaient, on commençait à se regarder : « faudra-t-il décamper ou réussirons-nous à finir le repas sans encombre ? » La question est résolue : nous avons trop tardé, plus moyen de sortir ; et la dernière marmite tombant avec un floc ! décourage dans certaine mare d'eau sale voisine de la fenêtre, asperge toute la pièce d'un liquide boueux, noirâtre... Cela nous apprendra à faire les Sybarites.

D'ailleurs, l'ennemi ne ménage guère ses munitions : il suffit du plus petit groupe, parfois de deux hommes passant lentement ou stationnant à découvert, pour attirer une salve de shrapnells : j'en fais l'expérience l'après-midi de cette journée : un

factionnaire nous avertit d'une petite alerte dans le nord. Grimpé près de lui, j'observe paisiblement à la jumelle ce mouvement de troupes ennemies ; le buste seul émerge au dehors. Il y avait à peine une vingtaine de minutes que nous regardions ainsi tous deux qu'un quadruple miaulement, suivi instantanément d'explosions bien connues, nous fait piquer une tête précipitamment dans la tranchée la plus proche. Une seconde salve éclate au-dessus de notre trou ; et nous voilà riant tous deux : « huit coups perdus, lieutenant ! — Quelle chance ! dire qu'en temps de paix il fallait être au moins contre-amiral pour avoir droit à un salut de huit coups de canon ! »

Pendant la nuit, une alerte assez chaude au sud de la ligne entre vingt et une heures et vingt et une heures trente.

Jeudi 29 octobre 1914. — Ce matin, nous aurons de la viande fraîche ; une vache blessée se trouve pas trop loin de nous ; le boucher de la compagnie m'affirme qu'elle est jeune, et pas trop abîmée. C'est une joie pour tous, car nous sommes depuis le début au régime exclusif du singe. Un pauvre premier maître de la 1^{ère} compagnie reçoit en plein le premier shrapnell de la journée, en passant auprès de notre fameuse "salle à manger" ; plusieurs heures se passent avant que nous puissions relever le corps, affreusement abîmé. Cependant, la journée est normale. A la tombée de la nuit, notre aumônier, l'excellent abbé Pouchard, vient bénir sur place la tombe où repose le premier maître.

Le pont du chemin de fer a été détruit par une marmite.

Les Sénégalais occupent, devant nous, les tranchées du secteur nord de Dixmude, du côté de la route de Keyem et de Beerst. Nous les avons vus prendre leur poste et se faire fraîchement accueillir par les 105. La nuit, deux alertes, pluie.



L'Yser" Péniches et militaires Français à la pêche à la ligne. Rexpoede. (Nord France. 31 aout 1917). photo couleur frères Lumière

Vendredi 30 octobre 1914 — Début de matinée charmant : la pluie a cessé, et l'artillerie ennemie fait relâche. Par contre, notre artillerie de 75 gronde sans interruption dans le Sud ; c'est un roulement continu ; les gens qui se disent

renseignés, affirment qu'il s'agit d'un bombardement de la forêt d' Houthulst ; en tout cas, tout le monde est joyeux d'entendre la voix sympathique de nos pièces françaises. Quoi qu'on en ait dit, nous reconnaissons nettement le son du 75 français de la plainte plus aigue du 75 belge. L'oreille est assez exercée, d'ailleurs, pour distinguer au son les calibres amis ou ennemis.

Ce calme relatif de l'artillerie allemande a un inconvénient : nos hommes deviennent de plus en plus téméraires, insouciants, et se promènent bien plus que nous ne voudrions. Or, on ne sait jamais si l'ennemi ne va pas reprendre son tir. En effet, il expédie quelques salves vers neuf heures. L'enfantillage des marins est excessif. J'en ai vu hier soir un qui se lavait en plein air, le torse nu, tandis que les obus s'acharnaient sur une partie de la berge très rapprochée de son poste. Il a tranquillement achevé sa toilette, décidé à profiter pleinement de l'eau qu'il s'était procurée à grand' peine.

Le génie belge installe un pont avec des barils à bière, juste en face de ma section. Mais quand j'essaye de faire exécuter le mouvement de rabattement le long de la berge, puis de mise en travers pour vérifier le fonctionnement, j'ai dû constater que les deux hommes qu'on m'a laissés pour exécuter cette manoeuvre sont des sapeurs - télégraphistes qui ne connaissent rien en pontage. C'est le moment de se débrouiller. A nous, les fidèles gabiers de la vieille marine ! en un rien de temps, un amarrage est fait, le « filin » trop court, allongé avec un fil de fer qui pendait au bord de la route, et le pont s'ébranle. La première section perd encore un gradé ce soir, blessé à la main par une balle perdue, tandis qu'il fumait sa pipe à l'entrée de son gourbi.

Samedi 31 octobre 1914. — Ce matin, un travail important : la réorganisation de ma section, et le choix de deux nouveaux chefs d'escouade, l'un, vieux fusilier réserviste, dont il faudra surveiller la tempérance ; l'autre, jeune apprenti mécanicien, dont nous avons apprécié l'intelligence et le sang-froid.

Nous sommes bombardés à nouveau pendant le déjeuner.

Nos enfants continuent à être ridiculement imprudents. Je suis tiré de mon gourbi par des rires et des plaisanteries. C'est un loustic qui a découvert, je ne sais où, un vieux chapeau, un « tube » de soie. Eut-il jamais huit reflets ? il n'en reste plus trace. Voilà mon bonhomme qui se promène à droite et à gauche, pour amuser les camarades. Il va se faire blesser. « Allons ! le mardi gras est passé. Ramasse-moi ça bien vite. » Il rentre. Dix minutes plus tard, nouveaux rires qui m'appellent dehors : l'enfant terrible se promène maintenant debout sur la berge, en pleine lumière, avec son dandinement gauche de marin en capote, le « tube » toujours triomphalement sur son crâne. « Veux-tu descendre ! et plus vite que ça !. » Il s'exécute à regret : « Ne t'avais-je pas dit de finir cette plaisanterie ? — Mais, lieutenant, les copains avaient vu le galurin ; je le faisais voir aux Boches, histoire de leur montrer qu'on ne manquait de rien.

Canonnade toujours intense dans le sud, du côté de la forêt d'Houthulst. Elle semble même avoir progressé vers nous depuis hier.

Aperçu pour la première fois des escadrilles alliées, trois biplans et un monoplane, qui évoluent au-dessus des lignes ennemies et excitent mitrailleuses et artillerie.

Dimanche 1er novembre 1914. Toussaint. - La nuit a été calme, éclairée dans Dixmude par l'incendie d'un entrepôt de liquoriste qui fournissait trop d'alcool à nos troupes. Une attention délicate de l'aumônier me permet de sentir moins l'isolement ; l'abbé vient m'apporter la sainte communion dans une petite salle où nous prenons nos repas. Le bombardement par grosses pièces est ralenti, et nos avions travaillent à repérer les batteries. Nous recevons, pour la première fois, un envoi de vêtements chauds et de menus objets que nous expédient les Femmes de France.

A dix-sept heures, changement de poste. Le 2ème bataillon se reforme aux tranchées

de la réserve générale à Caeskerke. De là, nous partons pour Stuyvekenkerke, en traversant les deux voies ferrées. Arrivés au chemin de Dixmude à Nieupoort, les obus nous arrêtent, par un arrosage de la route à parcourir. Pendant que les sections se déploient et s'abritent dans les fossés de la voie, les capitaines vont reconnaître la position. Il s'agit de relever un bataillon de chasseurs à pied qui forment barrage contre le mouvement enveloppant de l'ennemi. Une de nos sections s'aventure imprudemment à passer devant une ferme blanche qui permet à l'ennemi de l'apercevoir. D'où un moment de fusillade et de confusion. Nos autres sections se blottissent derrière un minuscule repli de terrain, attendant, le cœur un peu serré, que les balles aient fini de siffler. Impossible de riposter sans risquer d'atteindre les chasseurs. Puis, tout rentre dans l'ordre et la relève s'achève. Nuit calme.

Lundi 2 novembre 1914 — Nous sommes séparés des Allemands, qui occupent Oud Stuyvekenkerke et la ferme - château de Vicogne, par une dépression légère où l'eau commence à monter lentement. On voit de temps à autre les patrouilles ennemies à 1 000 mètres, et l'on entend parfois leurs mitrailleuses. Les fermes qu'ils occupent brûlent. Battraient-ils en retraite? Une compagnie de grenadiers belges part en reconnaissance avec plus d'entrain que de méthode. Nous voyons les hommes se coucher et ramper quand ils traversent le champ de tir des mitrailleuses, se relever ensuite, suivre la lisière d'un petit bois, gagner la berge de l'Yser auprès des ruines de l'usine à pétrole. Le tir des Allemands forme barrage pour empêcher l'arrivée des renforts. La reconnaissance revient, ayant trouvé l'ennemi bien établi. Reçu vingt-huit hommes de renfort, venant surtout de Toulon.

Mardi 3 novembre 1914. — Il nous semble, ce matin, que les Allemands reculent davantage ; en tout cas, l'eau a un peu monté, et quelques points de nos tranchées sont submergés. La 10ème compagnie (capitaine Baudry) ou la 12ème (capitaine de Nanteuil) qui forment notre droite, envoient une reconnaissance de marins qui ne manoeuvre pas trop mal et rapporte, sans pertes, les renseignements voulus. Mais, de notre gauche, part une attaque de la 2ème compagnie de grenadiers belges. Ils reprennent le chemin de la veille avec les mêmes péripéties, puis le long de l'Yser, essayent un mouvement enveloppant vers le nord. C'est ce qu'attendaient les Allemands. Le petit bois nous cache l'acte suivant du drame, et nous assistons impuissants au dénouement : une douzaine de Belges prisonniers, dont au moins un blessé, poussés brutalement vers l'Yser, par deux ou trois Allemands et un officier. A la nuit, des chasseurs belges viennent nous relever : décrochage sans difficulté. Reçu encore quelques hommes. Ce sont encore des Mokos, dont nos positions — d'ailleurs peu agréables — ne réalisent pas l'idéal de confort, et ils le disent jusqu'à ce qu'on leur ait imposé silence.

Mercredi 4 novembre 1914. — Dès sept heures trente du matin, alerte, sac au dos. Puis contre-ordre. Une action est engagée par les Français contre le château de Woumen, par lequel les Allemands commandent les attaques contre le cimetière. Nos 75 pétaradent ferme dans cette direction, et une attaque de chasseurs et de marins progresse dans le même sens (1er bataillon du 2ème régiment).

A la nuit tombée, sous une pluie assez forte, le 3ème bataillon s'en va aux tranchées du secteur nord de Dixmude relever les tirailleurs sénégalais. Les précautions sont bien prises, le silence observé, et la relève s'opère sans que l'ennemi nous inquiète. Un petit poste de ma section s'en va à 400 mètres sur l'avant de la ligne, à gauche, remplacer les noirs dans une ferme isolée. Le tirailleur explique gravement la consigne. « Ti vois, toi pas fermer l'oeil, di tout, di tout, toi pas faire bruit. » Et, conduisant mystérieusement le chef du petit poste auprès d'une meule de paille où renifle bruyamment une portée de petits cochons : « Allouf, li grogner comme li Boche. » Cette dernière observation n'est pas inutile : dans la nuit, les sentinelles s'effrayent volontiers du moindre bruit.

Nous formons une ligne à peu près perpendiculaire à la route d'Ostende, environ à 300 mètres au bord des ruines des moulins que les obus ont démolis depuis notre dernier séjour ici. Ma compagnie forme l'extrême gauche de la ligne, séparée de l'Yser par 12 centimètres environ de schorre coupé de canaux pleins d'eau. L'ennemi ne se hasarderait certainement pas par ce secteur peu praticable : ils l'ont essayé une fois sans succès. D'ailleurs, les deux ou trois fermes qui s'échelonnent dans cet intervalle sont gardées de nuit, et un peloton de la 12ème compagnie, placé près du canal d'Handzaeme, y assure les patrouilles de surveillance. Notre compagnie rejoint auprès de la route la 10ème, qui avec des mitrailleuses belges tient la route et sa droite. Enfin, l'extrême droite, en arc de cercle, la 11ème, dont une fraction s'appuie au canal d'Handzaeme.

Dans les premières maisons de Dixmude, ou plutôt dans leurs caves, auprès du pont romain, est notre poste de secours, avec les docteurs Guillet et Chastang. Puis, au pied d'une maisonnette, court une tranchée qui abrite le commandant Rabot, ses téléphonistes et quelques hommes de soutien.

Jeudi 5 novembre 1914 — Chez nous, c'est un calme presque complet. Les obus allemands s'adressent de préférence à Dixmude, en passant par-dessus nos têtes. Au lever et au coucher du soleil, la brume étend un rideau sur le schorre, et nous fait multiplier les sentinelles. L'attaque se produit sans doute encore dans le secteur sud ; des balles perdues viennent jusqu'à nous.

Vendredi 6 novembre 1914. — Les seuls incidents de la journée sont les découvertes de quelques patrouilles, loin en face de nous, qui jalonnent le chemin suivi par leur ravitaillement pour traverser l'Yser près de l'usine à pétrole, et communiquer avec leurs troupes de Vicogne ou Stuyvekenskerke.

Vers vingt et une heures, vive fusillade dans le Sud.

Samedi 7 novembre 1914. — Alerte vers cinq heures du matin, un petit poste avancé de la 10ème ayant cru voir une forte patrouille ennemie se diriger vers l'est. Travaillé de nuit à améliorer et allonger nos tranchées, beaucoup trop provisoires et rectilignes, sans abris, sans traverses, sans parados. Une vache, dont le cadavre nous empestait dans l'arroyo voisin, est transformée en pont à l'aide de mottes de gazon. L'amiral nous envoie ratification de promotions demandées pour nos hommes. D'ailleurs, la marine ne peut guère nous fournir des gradés, il faudra les faire sur place. L'ordre du jour annonce une victoire russe sur les Autrichiens.

Les mitrailleurs belges, qui se donnent du mal pour refaire leur abri, attirent sur eux le feu de l'artillerie allemande. De nuit, quelques fausses alertes. Un paisible troupeau de moutons semble, à une sentinelle affolée, une compagnie qui s'avance en rampant. Résultat : deux moutons tués. Cette nervosité des sentinelles n'a rien qui nous surprenne, mais elle est de plus en plus rare chez nos anciens, ceux qui sont en campagne depuis un mois. Ceux-ci font bloc autour de l'officier qu'ils connaissent ; il est visible qu'ils aiment leur chef, qu'ils ont confiance ; c'est vers lui qu'ils se retournent d'instinct quand l'imprévu les déconcerte, lui encore qu'ils appellent doucement quand ils sont blessés. Dans l'affection qu'ils nous portent, il y a du respect, mais ce respect est exempt de formalisme, et s'accommode d'une familiarité aux expressions inattendues. L'autre jour, j'avais été obligé de m'écarter de la tranchée de trois ou quatre pas et, sans doute, un factionnaire allemand m'apercevant avait tenu à prouver qu'il veillait, car quatre balles sifflèrent successivement à mes oreilles. Mes grognards accotés au parapet intérieur de la tranchée trouvaient sans doute exagéré mon souci de la décence en un pareil moment, car cinq ou six me regardaient d'un oeil inquiet et je les entendais crier : « Dépêchez-vous, lieutenant, c'est sur vous qu'on tire ! ».

Dimanche 8 novembre 1914 — Depuis quelques jours, le service du ravitaillement s'est fort amélioré. Nous recevons maintenant de temps en temps de la viande fraîche et surtout, ce que nos marins ont apprécié particulièrement, le « quart de vin » a reparu dans la distribution, accompagné du « boujaron de tafia ». Chaque soir, les hommes des vivres se glissent hors de la tranchée et vont à l'entrée de Dixmude trouver le fourrier de la voiture à vivres. Puis les cuisiniers d'escouade installent leur marmite sur le fourneau de quelque rez-de-chaussée à moitié démoli, tirent des ruines quelques pommes de terre et du beurre — Dixmude semblait inépuisable sur ces deux articles — et le rata cuisait. Au petit jour, les cuisiniers venaient apporter le café à peu près chaud dans la tranchée et retournaient préparer un repas pour le soir.

Ce matin, à l'heure où ces braves cuisiniers s'en allaient vers la ville, l'artillerie allemande s'est mise à arroser la route qu'ils suivaient avec des percutants et des shrapnells. Mais il y avait des fossés, et nos hommes ont continué sans encombre. Justement aujourd'hui, le grand timonier breveté, réserviste qui gère le plus souvent les intérêts culinaires de ma première escouade, m'a dit confidentiellement en passant : « Lieutenant, j'ai trouvé une poule et je sais où il y a des pommes de terre. Vous allez voir quel rôti à midi. » De fait, il s'est mis en tête de retenir avec son rata et son poulet, confié aux mains plus expertes d'un cuisinier béarnais. Mais l'ennemi semble décidé à nous prendre par la famine, et les balles pleuvent sur nos malheureux cuisiniers. Le grand timonier breton court à toutes jambes, serrant précieusement à deux mains sa gamelle de rata. Le voici dans la tranchée indemne ; inquiet, il cherche autour de lui. « Qu'est-ce qu'il y a — C'est l'autre qui ne vient pas, lieutenant, avec le poulet. - Laisse-le, il s'est mis à l'abri dans un fossé, il arrivera quand on ne tirera plus. — Ah ! non, par exemple, le poulet va être froid. »

Impossible de retenir cet entêté ; à fond de train, toujours sous les balles, heureusement mal dirigées, il refait 400 mètres, tire les oreilles du cuisinier blotti dans son trou, lui enlève le précieux plat, et revient triomphalement. Bien entendu, ce ne sont pas des remerciements que je lui adresse ; aux reproches il répond : « Bah ! il suffit de ne pas avoir peur. Et puis, s'ils me touchent, je suis payé d'avance, j'en ai déjà démoli six au moins. »

Il semble bien que les Allemands recommencent à en vouloir à ce pauvre Dixmude. Depuis hier, l'artillerie est redevenue plus active. Est-ce l'échec de leur offensive sur Ypres qui les pousse à remonter vers nous ? Le *Draken* (ballon) reparaît du côté d'Essen, et nous sommes amusés de voir redescendre précipitamment sa disgracieuse saucisse chaque fois que paraît un avion français. Ce manège se renouvelle cinq ou six fois.

Ce soir, les shrapnells nous arrosent brusquement au moment où, confiants dans le crépuscule, nous commençons à prendre nos postes de nuit. Un blessé à la 2ème section.

Pendant la nuit, on travaille ferme à aménager la tranchée, à préparer en arrière une sorte de chemin de ronde avec des traverses et des boyaux permettant au besoin de nous protéger d'un tir d'enfilade.

Au petit poste, nos hommes ont trouvé deux grands chars de ferme, dans lesquels meubles et linge étaient entassés comme pour un départ précipité. Et dans une de ces voitures, la fermière, une femme d'une cinquantaine d'années, était restée, morte depuis plusieurs jours déjà. Une nuit, nous l'avons enterrée dans un coin de la cour de sa ferme.

Lundi 9 novembre 1914. — De bonne heure ce matin, tandis que nous faisons le petit déjeuner avec les boîtes de singe entamées la veille, une volée de shrapnells de 105 s'abat sur notre tranchée. Mon voisin, ce grand Nantais, qui, hier, s'exposait gaillardement aux balles pour si peu de chose, est atteint ; éclat au crâne. Tandis que

je le panse, il souffre terriblement, mais avec un courage admirable. Puis, la première dépression passée, le blessé prend son sac, distribue aux camarades ce qui peut leur être utile, et le voilà qui insiste tellement pour essayer d'aller avec un seul convoyeur jusqu'au poste de secours, que je dois me résigner à le laisser partir. D'ailleurs, il y parvient sans encombre, malgré les obus moins fréquents.

Dans l'après-midi, la route reliant nos tranchées à Dixmude et les tranchées elles-mêmes, subissent le plus violent bombardement que nous ayons encore essuyé. Notre artillerie répond peu, faiblement. Cependant l'audace des Allemands est telle, que nous découvrons parfaitement les deux batteries qui nous arrosent. La batterie de 77 est à 400 mètres de nous à peine. La batterie de 105, dont les éclairs au départ du coup sont visibles, est à 2 000 mètres. Deux fois j'envoie le renseignement écrit à l'artillerie. On nous répond « que ces renseignements sont vagues et ne permettent pas de régler un tir ». Cependant nous avons conscience d'avoir donné toute la précision désirable sur l'emplacement des batteries adverses. Une troisième note rédigée avec le capitaine des compagnies voisines, après des observations simultanées, n'a pas plus de succès. Les hommes grognent qu'on nous abandonne sans secours, et leurs officiers, tout en les calmant, se rendent bien compte que nos pièces doivent manquer de munitions. On nous avoua, le lendemain, que c'était bien la raison de leur silence.

Après cette rude journée, on escomptait un peu une nuit calme où nous espérons terminer les travaux entrepris. Mais dès vingt deux heures, le petit poste placé dans la ferme, à 400 mètres sur l'avant et à gauche de nous, est attaqué. Simultanément, des coups de feu partent sur les deux sentinelles doubles, dissimulées, l'une derrière un tas de fagots, l'autre dans un fossé. Le petit poste qui est en l'air se replie légèrement et reste à proximité de la ferme. La chaîne des sentinelles doubles prévient de l'alerte. Mon factionnaire est tellement ému, qu'il tire à bout portant sur l'homme de liaison qui apporte la nouvelle. Heureusement, il est tout tremblant, et son coup ne blesse personne. La forte patrouille allemande qui vient de nous enlever la ferme, fait main basse sur les cochons dont les cris nous renseignent. Le chef de bataillon, prévenu, envoie l'ordre écrit de reprendre cette ferme coûte que coûte, dût-on engager toute la compagnie, et de la brûler si on ne peut la conserver, afin que l'ennemi ne puisse s'y installer. C'est le dernier ordre que nous devons recevoir du commandant Rabot, tué le lendemain.

Mardi 10 novembre 1914. — Donc, en pleine nuit, la compagnie prend ses dispositions. Tandis que deux sections, avec l'officier des équipages, M. G..., resteront dans les tranchées, le capitaine, avec la 2ème section, tentera un mouvement de flanc pour attaquer la ferme par l'ouest, malgré les fossés nombreux. La section fera de front une fausse attaque, et appuiera l'opération de son feu, ne se lançant à l'assaut que si la 2ème ne peut réussir seule. Au moment de partir, à trois heures du matin, une ombre se dresse devant moi, drapée dans un manteau de bonne soeur ramassé je ne sais où, et un violent accent du Midi grogne : « Alorrsse, on ne relève pas aujourd'hui ? Voilà plus d'une heure que je suis en faction ! » Une bourrade, un ordre sec : « Retourne à ton poste, on te relèvera quand j'en donnerai l'ordre, pas avant. » Et l'homme s'en va, en disant : « Puisque c'est comme ça, on y va, lieutenant, ça va bien. » Les sections rampent lentement dans la nuit, avec, comme points de repère, des cadavres de vaches restés sur le terrain. La 2ème se lance en avant silencieusement : la ferme est vide, la patrouille n'a pas attendu le choc. Mais on ne peut songer à occuper cette position : elle est trop en l'air, l'expérience l'a prouvé, et nous ne pouvons y laisser assez de monde. Vite, avant que le retour offensif de l'ennemi se produise, on organise les foyers d'incendie. Il y a là plusieurs bâtiments, des meules de paille, des fagots. Tout est prêt, nous rentrons. Au signal la flamme s'élève, jaillit des cinq ou six foyers, embrase les meules, les fagots, lance

des bouquets d'étincelles... Cet incendie est vraiment magnifique, ressortant encore plus vif sur un ciel qui commence à peine à blanchir. Les hommes admirent, mais tristement, et l'un d'eux murmure à côté de moi « Et dire que tout ça appartient à des alliés ! que c'est tout le travail, toute la propriété d'un Belge qui brûle ! » La phrase s'achève par des menaces sombres pour ceux qui nous obligent à cette destruction. Cependant, devant les flammes, trois ombres courent comme des démons, attisant la fournaise. C'est un gradé qui est revenu, malgré le danger, avec deux hommes, pour rallumer un foyer qui ne brûlait pas. Le petit jour s'éclaire. Mais que font donc ces gaillards de la 2ème section ? Parole ! ils plument des poulets. « Vous voyez, lieutenant, on n'a pas tout laissé aux Boches. Nous avons eu le temps de sauver le peu de volaille qui restait. »

La riposte ne se fait pas attendre. Dès sept heures, très violent bombardement de nos tranchées et de la route par les deux batteries repérées hier. Le tir est admirablement précis. En peu de temps nous avons plusieurs blessés. Le docteur Guillet, qui se prodigue toujours au milieu du danger, et passe pour invulnérable, ne craint pas de venir sous le feu jusqu'à la tranchée pour panser sur place les premiers blessés, car on ne peut songer à les transporter. Il cause, il plaisante, tout en consolant doucement ceux qui sont atteints, en bandant les plaies. De l'entendre, de le voir, les hommes sont tout ragaillardis. A côté de lui, un 105 éclate dans le parapet même de la tranchée, les éclats traversent la terre, jettent quatre blessés de plus à terre. Notre artillerie ne répond toujours pas. Le docteur s'en va comme il est venu, défendant à l'infirmier qui l'avait suivi, de retraverser la zone de tir pour rentrer... Quelques heures après, médecin et poste de secours avaient disparu, enlevés par les Allemands.

Décidément, l'affaire est sérieuse ce matin. Pourtant l'attaque d'infanterie ne semble pas dirigée directement sur notre compagnie. Devant nous, il y a bien une ligne de tirailleurs gris qui courent çà et là, qui garnissent murs et fossés, nous envoyant force balles. Cela nous fait l'effet d'un rideau destiné à nous occuper. Nous répondons au feu de notre mieux, par salves ou par petits groupes de tireurs, pour éviter affolement et gaspillage de munitions. Mais l'attaque principale est ailleurs, sur notre droite, où la 11ème compagnie, violemment bousculée, perd la moitié de sa tranchée, essaye vainement de la reprendre, se maintient avec acharnement dans la partie qui reste. Au centre, la 10ème reçoit surtout des obus. Bientôt le capitaine Baudry est tué à son poste par un obus ; les mitrailleuses belges voient leur abri à moitié démoli, plusieurs mitrailleuses sont hors de combat. Néanmoins rien n'est perdu, les hommes tiennent bon.

Brusquement les choses se gâtent. Déjà nous recevons à revers les balles perdues habituelles prouvant que des attaques se faisaient dans les autres secteurs. Mais les parados de nos tranchées améliorées arrêtaient ces projectiles. Voici qu'ils se font plus nombreux ; nous voyons cette chose inattendue : des fantassins gris se glissant le long du canal de Handzaeme et s'avançant petit à petit vers la ville. Ce ne sont pas des prisonniers, car ils ont leurs fusils ; et ce sont bien des tirailleurs allemands qui ont pénétré dans nos lignes. Par où sont-ils passés ? Mystère pour nous, en tout cas, la réalité de leur passage ne fait pas de doute. Plus tard, nous apprendrons qu'ils ont percé la défense est, du côté de la route d'Eessen et du passage à niveau de la gare, en défonçant une compagnie belge et attaquant de flanc les deux compagnies de tirailleurs sénégalais qui la flanquaient ¹.

Ce qu'il y a de plus clair pour nous, c'est que nous sommes coupés de Dixmude, isolés dans nos tranchées, pris entre deux feux. Le capitaine bondit jusqu'à mon poste. « Vous voyez ? — Oui, nous sommes cernés. — On tient jusqu'à la gauche. —

Evidemment. — Faites face des deux bords avec votre peloton, je m'occuperai de l'autre, et tâchons de tenir jusqu'à ce que les renforts ou la nuit arrivent. » Et nous nous serrons la main énergiquement. Il est environ treize heures. Fait passer immédiatement quelques hommes dans le chemin de ronde creusés les nuits précédentes. Ceux-là tireront sur les Allemands de Dixmude. Les autres restent face au nord, contre la ligne de tirailleurs qui s'agite toujours. Vont-ils tenter une attaque par la gauche entre l'Yser et nous ? La première section tient sa tranchée en vague demi-cercle contre ce point faible. Mais, grâce à Dieu, les arroyos découragent toute tentative de ce côté ; puis, l'ennemi est trop sûr de nous avoir.

La tranchée commence à être encombrée de blessés et même de cadavres. Des hommes de 11^{ème} compagnie, des mitrailleurs belges s'y sont réfugiés. Il faut, à tout prix, empêcher le moral de nos hommes de tomber : s'ils s'affolent, ou bien ils essayeront de se sauver en courant n'importe où, et ils seront tous démolis, ou bien ils resteront tapis au fond de la tranchée, sans tirer, et nous serons faits prisonniers. Mais leur moral ne faiblit pas : ils sont heureux, au contraire, car aujourd'hui, on voit les Allemands, on peut viser, on peut tirer sur un but apparent ; tant pis s'il y a de la casse. D'ailleurs, ils ne se rendent pas compte du danger de la position. Un seul dans mon peloton l'a compris, un petit quartier-maître mécanicien, qui me demande à voix basse : « Qu'est-ce qu'on va faire ? — Tenir jusqu'à la nuit. — Quelle heure ? — Quatorze heures. Mais chut ! » De temps en temps il me fera signe : Quelle heure ? » et sur ma réponse, il hochera simplement la tête : « C'est long ! » Est-ce excitation de la bataille, tension de tous les nerfs, qui décuple toutes les facultés, ou grâce d'état, ou mélange de tout cela ? Jamais je ne suis senti si lucide et si vraiment « en forme ». On vit pleinement et joyeusement à ce moment, quoique la mort frappe constamment près de nous. Aperçu un groupe de cinq ou six Allemands avec un gros officier qui donne des indications par gestes, calme comme à l'exercice. Un mur en ruine le cache aux autres compagnies, et il n'est pas à 300 mètres au bord de la route. « Deux bons tireurs ? » Personne ne se présente. « Vite ! » Deux hommes sont postés face à l'objectif. « 400 mètres ! Jetez-moi ça par terre. Ils tirent. Maladroits ! Pendant cinq minutes, ils continuent le feu sans succès. Que faire avec des tireurs pareils ? Manquer un gros officier à 300 mètres ! Le seul résultat obtenu, c'est d'obliger cet officier, et ses hommes, à se cacher plus loin derrière des arbres. Maintenant, dans la direction du poste du commandant Rabot, on voit des casques à pointe tirailler, puis s'avancer, en poussant devant eux des marins prisonniers. Dire que nous ne pouvons rien pour les délivrer ! Deux de ces marins courent vers nous à toutes jambes. Braves garçons ! Ils n'ont pas voulu se rendre ! En chemin le premier tomba, puis le second : les balles ennemies les ont cueillis.

Entre temps, il faut détendre un peu nos marins, empêcher l'énerverment. « Qui veut m'ouvrir une boîte de singe ? Faut pas oublier de manger, les garçons. L'un après l'autre. » « Maintenant, qui veut me faire une tartine beurrée ? » Ils viennent, deux d'entre eux attaquent la réserve de beurre et font, accroupis dans le fond de la tranchée, des tartines pour ceux qui tirent aux créneaux. Décidément, mes voisins n'ont pas de chance. Le petit Padellec, à ma gauche, se penche brusquement en arrière, les yeux effarés, et s'écroule la bouche ouverte, tenant encore en main sa tartine beurrée. Je me penche sur lui : rien à faire, une balle au cœur, il est mort sans un cri. On le met de côté. Mais nous ne cessons pas de tirer. « Qui veut bourrer une bonne pipe ? Le paquet de tabac circule, la bonne humeur se maintient. Ça va bien, mes enfants continuent à garder leur entrain, leur bonne simplicité, la plaisanterie prend toujours avec eux.

Maintenant, en arrière de nous, les Allemands sont arrivés au bord du canal de l'Yser ; ils poussent devant eux quelques marins prisonniers. Auront-ils la passerelle ? Ce serait pour nous la fin. Mais une contre-attaque de la compagnie d'Albiat-

Melchior (*1ère compagnie du 1er bataillon*) les fait un peu reculer, et plusieurs des prisonniers disparaissent brusquement. Se sont-ils jetés à l'eau ? L'artillerie allemande a vu ce mouvement de contre-attaque. Elle arrose furieusement le terrain en arrière de nous, et, ce faisant, asperge fortement ses propres troupes. Mes hommes le voient, poussent des cris enthousiastes, comptent les coups. Au bout d'un instant, ceux qui nous avaient enveloppés se sont terrés dans nos tranchées de réserve. On voit simplement un ou deux casques à pointe qui s'agitent au bout des fusils pour faire signe à l'artillerie. Celle-ci s'obstine. Quel soulagement pour nous, qui sommes ainsi presque délivrés du plus gros souci !

Lentement la nuit arrive, l'artillerie se tait, la fusillade se ralentit. Enfin, je puis communiquer avec le capitaine. Quelle poignée de main nous échangeons ! Ordres pour la nuit : on va se couvrir sur l'avant par un petit poste, essayer de rétablir les communications sur l'arrière pour voir si les nôtres ont réussi à reprendre Dixmude. Mais les hommes de communication reviennent vite. A droite, la moitié des tranchées de la 11ème est toujours occupée. En arrière, deux hommes sont tombés chez les Allemands et nous ne les reverrons plus. Deux autres se sont heurtés à une sentinelle « Wer da ? » Ils ont néanmoins réussi à revenir. Nous sommes toujours isolés, sans secours. Il ne reste qu'un parti à prendre : essayer de forcer le passage vers l'Yser à travers les arroyos. Oui. Mais il en coûte d'abandonner la tranchée, nos morts qu'on n'a pas le temps d'enterrer, plusieurs blessés graves qui ne supporteraient pas le transport. Le capitaine de la 11ème, sur qui repose la responsabilité de notre troupe, n'ose s'y décider seul ; les officiers survivants tiennent conseil de guerre. « Pouvons-nous, oui ou non, abandonner nos tranchées dans les conditions où nous sommes ? » Pas de secours possibles, du moins en temps opportun ; il faut agir vite, car sans doute, l'ennemi va profiter de la nuit pour nous attaquer. La délibération n'est pas longue. Les petits postes en avant de nous feront une démonstration, fusillade intense s'ils sont attaqués, puis se replieront aussitôt, et nous essayerons coûte que coûte de rejoindre les lignes françaises en mettant le cap sur la passerelle mobile du nord, indiquée par la petite chapelle blanche et l'arbre isolé. Si elle est en notre pouvoir, tant mieux. Sinon... Le maître fusilier Godard, qui, pendant ce temps, reconnaissait le terrain dans cette direction, revient, disant qu'il n'a trouvé dans les 500 premiers mètres qu'une seule sentinelle allemande, endormie, et il l'a dépassée sans rien rencontrer.

« Sac au dos ! emportez le matériel ! les blessés sur les brancards ou sur des fusils ! » et on part silencieusement en colonne vers l'Yser. Les capitaines Cantener et Bera dirigent la marche, ma section forme l'arrière-garde. Au départ, les hommes sont calmes. Ils me demandent : « Est-ce la relève ? — Oui, oui, nous partons. Mais alors, les brancardiers vont venir chercher les blessés ? — Prenez-les toujours, on change de chemin. » Sur notre droite, un grand feu brûle encore, fin de l'incendie que nous avons allumé nous-mêmes ce matin. Le chemin est rude, avec des arroyos où l'on a parfois de l'eau et de la vase jusqu'au ventre ; pourtant, il faut que nos blessés passent, mais dans quel état ! Il n'est pas nécessaire de faire hâter le pas aux traîneurs, mais il faut au contraire de temps en temps bousculer des valides, pour leur rappeler qu'à l'arrière-garde, des blessés ont besoin de secours.

Comment n'avons-nous pas été attaqués, sur un parcours si lent, fait de nuit, à tâtons, sans chemin, à travers les clôtures, les watergangs ? Dieu seul le sait, qui nous protégea. Le combat du jour avait sans doute épuisé les vainqueurs, et ils ne se sentirent pas la force de nous inquiéter.

Au moment où nous arrivions au bord de l'Yser, où le 1er bataillon de notre régiment tenait encore la berge ouest et la passerelle, une petite ferme, dont les meules de paille s'allumèrent brusquement, tandis que crépitaient les mitrailleuses du haut pont, faillit provoquer la panique. Cependant, un par un, nos blessés sont portés à travers

l'étroite passerelle. Puis c'est le tour des quatre cent cinquante rescapés du 3ème bataillon, un peu étonnés d'être au bout de cette aventure et de se retrouver au milieu des camarades. Les officiers rendaient compte au colonel Delage, s'excusant d'avoir abandonné leur tranchée, et le colonel les embrassait en disant : « Depuis plusieurs heures, je vous croyais tous perdus. »

L'affaire avait coûté cher au 3ème bataillon. De la 12ème compagnie il ne restait pas en tout l'effectif d'une section, la 11ème avait perdu quatre-vingts hommes, la 9ème et la 10ème de vingt-cinq à trente hommes chacune. Nous avons appris ensuite que d'autres bataillons avaient souffert davantage, notamment au secteur sud.

Il est à peu près onze heures du soir quand nous sommes à l'abri sur la rive ouest de l'Yser. L'appel fait, les blessés évacués sur les ambulances, le bataillon reçoit l'ordre de se retirer en réserve générale sur la route de Caeskerke à Oudecapelle, et d'y chercher un cantonnement, impossible à préciser autrement après tous les incidents de la journée.

Les hommes marchent dans la nuit ; l'excitation et l'énerverment du combat ne les soutiennent plus, et ils sont trempés jusqu'à la moelle, mais dans l'abrutissement de la fatigue il y a la joie de se sentir sauvés.

Quelques shrapnells éclatent encore auprès de la route ou aux carrefours : personne ne s'arrête, personne ne prend de précautions, personne même, me semble-t-il, ne courbe les épaules : l'impression de danger n'existe plus ; les émotions de la journée ont été trop vives et trop prolongées pour que l'on réagisse à ces petites menaces habituelles. Même quelqu'un grogne dans l'ombre à mon côté. « Tant mieux ! les obus éclairent la route. »

1. Voir l'explication donnée dans la Revue des Deux Mondes, 15 septembre 1915, par M. Pierre Nothomb.

Mercredi 11 novembre 1914. — Vers une heure trente du matin, le capitaine de la 9ème compagnie a trouvé un abri pour ses hommes. C'est une grande ferme isolée, qu'occupent déjà quelques Belges. Une immense grange pleine de paille est disponible. Avec quelle joie physique on s'enfonce dans la paille fraîche : les vêtements mouillés y sècheront sur le corps et l'on se réchauffera.

Il est bien cinq heures du matin quand nous rejoins un petit fusilier breton d'Audierne, Paillard. « D'où viens-tu ? — Des tranchées de là-bas.— Pourquoi es-tu en retard ? — Le lieutenant m'avait dit de conduire un blessé. » Nous arrivons à reconstituer son odyssée. Il est l'un de ceux que, dans la nuit, j'ai dû prendre par le bras et envoyer au secours de quelque blessé attardé. Sans doute, dans l'obscurité, celui-ci nous aura perdus, malgré le soin mis à s'assurer que nous ne laissons personne derrière. « Comment as-tu fait pour nous perdre ? — Le blessé ne pouvait plus marcher, alors je l'ai porté et nous n'allions pas vite... » Bref ils ont fait route à tâtons, sachant simplement qu'il fallait arriver à l'Yser. A la hauteur de la passerelle, le petit fusilier commença à se dévêtir pour traverser l'Yser à la nage et faire rétablir le passage. On le vit, il put se faire reconnaître et le voilà. Dans sa simplicité, il est incapable de comprendre que ce qu'il a fait là est héroïque ; il répète obstinément : « Le lieutenant m'avait dit. » A la première distribution de récompenses qui suivit, Paillard a eu la médaille militaire, mais je crois bien qu'il n'a jamais compris au juste pourquoi.

A six heures du matin, alerte ; tout un groupe d'artillerie vient de s'installer autour de la ferme ; il appartient au 60ème régiment, appelé en hâte par l'amiral pendant l'attaque d'hier, et arrivé cette nuit. Les batteries ayant le don d'attirer les obus, le commandant du groupe nous prie poliment d'aller nous reposer ailleurs. Voilà la compagnie partie, tandis que les officiers, en éclaireurs, reconnaissent les environs pour trouver à caser leurs hommes. Auprès d'un des ruisseaux de ce pays le logis est trouvé : une tranchée couverte du génie belge logera deux sections, les deux autres

s'abriteront chacune dans une petite grange. La ferme où le capitaine s'installe avec moi est minuscule ; un obus a déjà éventré la meilleure pièce ; à travers les fenêtres aux vitres brisées, des rideaux, en loques mouillées, s'agitent aux courants d'air. Il faut pourvoir d'urgence au ravitaillement ; car aucun convoi ne nous trouvera par ici ; deux porcs et des pommes de terre, la ressource suprême des fermes belges, font pour nos hommes fatigués un vrai festin, surtout un festin chaud. Précieuse chaleur, qu'on emmagasine avec d'autant plus de soin que le temps s'est gâté, un vent humide et froid souffle en rafales. Le soir, en posant les sentinelles chargées de prévenir, en cas d'alerte, le caporal de pose demande au capitaine le mot d'ordre. Nous ne l'avons pas reçu : faisons-en un pour nous. En souvenir du chef excellent que le bataillon a perdu hier, ce sera « Rabot ». Mais nos matelots ne consacrent pas si vite la gloire de leurs chefs : cinq minutes plus tard, le mot qu'on se transmet est devenu « Mirabeau » ; un cuirassé, tout le monde connaît ça ; le nom du chef de bataillon, quelques gradés seuls le savent, en dehors des agents de liaison. Pendant la nuit, violente tempête de vent et de pluie. Mon caporal de ronde manque le petit pont, car on n'y voit pas à deux pas, et la giboulée cingle. Le canal est profond, il perd pied, finit par s'en tirer, mais son fusil y est resté.

Jeudi 12 novembre 1914. — Passé la matinée dans la petite ferme, en attendant des ordres. Le capitaine et moi avons délicieusement dormi sur du foin, dans le coin aux outils, après avoir expulsé la baratte classique. Les quatre habitants de la ferme nous regardent d'un mauvais oeil : pourtant, nos hommes sont très sages, et ces pauvres Belges, dont les hardes sont déjà nouées dans des paquets prêts pour une fuite rapide, profitent amplement de notre passage en nous vendant à prix d'or lait et pommes de terre. Dans la journée, quelques obus : notre ferme est encadrée convenablement par une salve de 105, qui ne se renouvelle pas. Il pleut encore. A la nuit, reçu l'ordre de rallier la réserve générale au carrefour de Caeskerke. Nous y retrouvons le reste du bataillon que commande provisoirement l'officier le plus ancien, le lieutenant de vaisseau Cantener. (Nous avons perdu, le 10, notre chef de bataillon et deux capitaines de compagnie tués, le capitaine adjudant - major blessé). Dans la tranchée, où nous nous entassons pour la nuit, reçu un renfort de trente-six hommes pour la compagnie ; ils viennent encore du dépôt de Toulon. Neuf pour ma section.

Vendredi 13 novembre 1914. — Notre situation n'est pas changée. La perte de Dixmude, dont les Allemands nous ont pris les ruines le 10, n'a fait que nous priver du poste avancé que nous occupions sur la rive droite de l'Yser. Mais toutes nos tranchées de la rive gauche ont tenu, le haut pont a sauté, l'Yser arrête l'élan de l'ennemi et forme une barrière facile à défendre. D'ailleurs, la perte du grand saillant qu'était Dixmude diminue sensiblement le front à garder, et par suite, l'effectif des troupes nécessaires.

Au carrefour de Caeskerke, les deux cabarets (« afspannings ») dont l'un abrite le poste de secours, l'autre, dans une arrière-boutique basse, moins ravagée que la grande salle, l'état-major de deux bataillons, les deux cabarets tiennent toujours debout, je ne sais par quel prodige de préservation, car les obus continuent à venir sur les tranchées de réserve et le carrefour. Dans la petite arrière-boutique, les officiers se serrent fraternellement pour rester tous ensemble hors de l'infecte tranchée de réserve, sauf aux heures où le bombardement est plus fort. La nuit, les deux capitaines les plus anciens partagent le sommier du lit, les cinq autres officiers s'allongent côte à côte sur la paille apportée par les ordonnances. A chaque instant, un homme de communication entre, hésite dans le noir. Quelqu'un crie : « Qu'est-ce que tu veux ? — Le commandant des mitrailleuses. » Un grognement, une ombre enjambant les dormeurs, puis nouvelle scène : « Le capitaine du 3ème , ou de la 4ème compagnie. » Un autre grognement, quelqu'un qui se lève, puis revient en

tâtonnant s'allonger sur les voisins, faute de retrouver exactement sa place. Le capitaine C..., épuisé par la fatigue et la fièvre, est évacué d'office par les médecins. Le capitaine adjudant-major du bataillon vient le remplacer comme commandant provisoire du 3ème. Il y a là aussi notre camarade G... qui réunit, en une seule compagnie — encore incomplète — les débris des trois compagnies du 3ème du 2ème régiment.

On nous annonce aujourd'hui que des troupes fraîches viendront, dans deux ou trois jours, relever la brigade, décidément envoyée au repos. Mais on nous a dit déjà tant de fois que la relève allait venir !

Samedi 14 novembre 1914 — Dès le matin, les Allemands nous arrosent avec des obus de 150, qui font quelques victimes dans les tranchées de réserve, notamment dans les plus proches de la voie ferrée de Furnes à Dixmude.

On arrête un des nombreux espions dont nous sommes entourés. Celui-ci signalait l'emplacement des batteries de 120.

Au poste de secours, j'ai l'occasion d'assister un mourant dont la blessure dans le dos est affreuse à voir. Par moments, il se soulève de son brancard en criant ; mais il est superbe de courage, d'acceptation de l'horrible souffrance, et s'écrie : « Pour la France ! »

Dimanche 15 novembre 1914. — Notre compagnie est toujours en réserve à Caeskerke. Je passe la journée étendu dans un coin de l'ambulance du docteur Le Marc'hadour, dont les soins affectueux et l'entrain incroyable font oublier la fatigue.

Lundi 16 novembre 1914. — La relève est annoncée définitivement pour aujourd'hui. La journée est plutôt calme, et notre carrefour épargné par les obus. Le décrochage se fait à seize heures trente, entre chien et loup. Des territoriaux, la 89ème division, je crois, nous remplacent et l'on file en vitesse sans que les obus nous poursuivent. Le 2ème régiment prend la route d'Oudecapelle, le 1er, celle de Lampernisse. En route, on croise des territoriaux qui arrivent, des convois de matériel du génie : on a l'air de nous remplacer sérieusement. Dans l'obscurité, nous marchons sans savoir où l'on s'arrêtera. Après Lampernisse, c'est Forthem ; puis le village plus gros d'Alveringhem, et l'on tourne enfin, à gauche, sur la grand'route de Furnes à Ypres. A vingt et une heures quinze, un commissaire, qui fait fonction d'officier de cantonnement, arrête notre compagnie à une ferme modeste, un peu avant d'entrer dans le bourg de Hoogstaede. Le temps de caser nos hommes dans les granges et les greniers, de persuader un fermier récalcitrant que trois officiers vont coucher dans sa salle carrelée, de faire étendre un peu de paille sur le dallage. L'étape est finie, et avec elle, la participation de la brigade de marins à la défense de Dixmude. Nous ne devons pas, pour cela, dire adieu à la Belgique.

Mercredi 18 novembre 1914. — Il ne faut pas laisser notre personnel s'ankyloser dans l'oisiveté. Ce matin, revue d'équipement. Noté les déficits. Il est bien difficile d'exiger la propreté dans un cantonnement semblable, où l'eau même nous est mesurée, les petites pompes des fermes n'ont pas été faites pour fournir aux ablutions, au lavage, à la cuisine de compagnies de cent cinquante ou deux cents hommes, et notre propriétaire, qui voit s'épuiser son puits, grogne sans aménité. De plus, la pluie reprend, la gelée ne tient pas, c'est la boue partout, et la boue des cours de fermes belges n'est pas plus propre que celle de la tranchée, bien au contraire. L'amiral fait assembler le 1er régiment dans un champ pour le passer en revue et remettre quelques décorations. C'est la première fois que j'assiste à semblable cérémonie à la brigade. Les préparatifs sont plus réussis que la suite : l'impitoyable pluie, qui recommence, oblige à tout écouter et à renvoyer précipitamment les troupes dans leurs cantonnements.

Jeudi 19 novembre 1914. — Puisque nous devons passer encore au moins cette journée à Hoogstaede, — on espère toujours que la brigade va être rappelée en

France, sans doute aux environs de Dunkerque, — il faut songer à s'installer un peu mieux. Le Flamand qui nous loge, excédé, se fait de plus en plus grincheux ; il va jusqu'à démonter sa pompe pour empêcher les marins de s'en servir, refuse de nous vendre des poules (nous avons pourtant vérifié qu'il en possède soixante-quatre, bien comptées, pour qu'aucun maraudage ne passe inaperçu) et finit par s'écrier que « les Boches, auxquels il a vendu des chevaux, étaient bien plus gentils, et qu'ils valent mieux que les Français ». Il faut intervenir énergiquement pour empêcher nos matelots de répondre par des horions. Inévitables misères !

Notre bonne étoile nous permet de constater que des officiers belges, cantonnés tout près de nous, dans une jolie ferme, viennent de partir ce matin. Nous insinuer à leur place, convaincre l'excellente fermière que les Français ne vont pas salir, n'est pas chose facile. Pourtant, il ne s'agit que de loger les trois officiers, car la place est prise par les chasseurs et leurs chevaux. On parlemente longtemps ; la fermière boude, affecte de balayer partout où nous avons posé nos pieds boueux. On finit par lui promettre deux ordonnances de choix pour l'entretien de la propreté. Elle cède à moitié, on s'installe. Le soin que nos deux petits Bretons, triés sur le volet, apportent à ne pas la contrarier, à tout astiquer, la touche, l'adoucit. Puis, mon ordonnance lui explique qu'elle loge un « curé ». Nous voilà dans ses petits papiers, elle nous donne deux lits. Des lits ! voilà trente-six jours que je n'en avais habité un ; on n'apprécie les biens que lorsqu'on s'en est vu sevré pendant longtemps. Bref, je note cette ferme comme l'oasis au milieu du désert : c'est le surnom que nous lui donnons entre nous. Une table, des chaises, du feu : c'est un bureau merveilleux pour préparer les états de refonte de la compagnie. Il n'y a pas jusqu'à une petite vie de saint Louis de Gonzague, prix « d'ordre et de tenue » mérité, en 1873, par la maîtresse de céans, qui ne réjouisse ma vue. Les qualités, constatées il y a vingt ans par les bonnes religieuses, n'ont fait que croître et embellir chez notre ménagère, son intérieur le prouve.

La neige qui tombe ce soir, fait mieux apprécier cette chance d'avoir du feu...

Notre 3ème bataillon reçoit un nouvel adjudant-major, le lieutenant de vaisseau F..., que j'ai connu autrefois à Toulon.

Vendredi 20 novembre 1914. — A huit heures quinze, prise d'armes pour la reconnaissance de notre nouveau chef de bataillon, le capitaine de frégate Bertrand. L'enseigne de vaisseau Goudot lui est adjoint. L'état-major se complète. Aujourd'hui refonte des compagnies, qui sont réduites à trois sections de cent soixante-deux hommes chacune, afin de fournir les éléments — surtout les gradés — nécessaires pour cette pauvre 12ème, si éprouvée le 10. Le lieutenant de vaisseau R... prend le commandement de la 11ème, le lieutenant de vaisseau Dupouey, celui de la 12ème. Travaillé tout l'après-midi à cette refonte.

Samedi 21 novembre 1914. — Pour la première fois depuis Thielt, j'ai pu ce matin assister à la sainte messe. L'église sert de cantonnement à des marins ; ils sont là sur la paille, dans l'ignorance des saints mystères qui se célèbrent à l'autel, en leur présence. Plusieurs officiers donnent cependant l'exemple de la piété et du recueillement. Mais les hommes sont toujours lents, un peu inertes ; pour les attirer, il faut secouer cette apathie, s'occuper d'eux. Alors, on obtient de bons résultats. Ce soir, à cinq heures, on commence à savoir que la brigade rentrera en France demain, et nous recevons, un peu plus tard, l'ordre officiel du départ.

Dimanche 22 novembre 1914. — Le voyage à Dunkerque. — A l'heure du rassemblement, ce matin, il fait un petit froid sec qui durcit les chemins. D'instinct, le long des haies, on cherche le côté abrité, car le vent pique. Il va faire bon remuer, tailler de la route. A six heures quinze, la brigade est en marche, longue colonne par bataillons, avec les voitures de convoi, qui nous rappelle la fameuse retraite de Gand sur Dixmude. Mais aujourd'hui, rien ne nous inquiète, les hommes sont joyeux à

l'idée qu'on va se retrouver en France, et les chansons vont leur train pendant les premières heures de marche. Voici la frontière que seuls les écriteaux de douane indiquent, dans cette grande plaine coupée de clôtures, où les maisons se révèlent identiques dans l'un et l'autre pays. Même flamand composant les enseignes. On dépasse Hondschoote, champ de bataille d'un temps où l'on ne se préoccupait pas de l'abri des tranchées, où la plaine unie était l'idéal terrain de combat des gens d'armes.

Après la grand'halte, l'allure du 1er régiment, qui ferme la marche, s'accélère : un homme de liaison égaré nous a mis en retard d'une demi-heure sur le 2ème régiment, qu'il s'agit de rattraper. Les hommes commencent à souffler ; inlassables, les officiers supérieurs, qui ont eu encore aujourd'hui la coquetterie de prendre la tête des groupes, toujours à pied, montrent le bon exemple ; mais ce n'est plus la brigade fraîche et pimpante des beaux jours de Melle. Beaucoup portent le poids des fatigues du rude séjour à Dixmude, et les sacs pèsent sur les épaules. Déjà en traversant la fière cité de Bergues les rangs sont un peu éclaircis. Quelqu'un grogne : « On voit bien que Jean le Guoin n'a pas des uhlands derrière lui ! » La boutade est un peu injuste. Cependant il n'est si longue étape qui n'ait son terme. Fort-Mardyck et Saint-Pol-sur-Mer voient nos régiments arriver de bonne heure, trop tôt au gré des officiers de cantonnement qui ont dû improviser. Finalement, le 1er régiment est à Saint-Pol-sur-Mer, mon bataillon à l'école des filles, où les grandes salles chauffées vont permettre un sommeil réparateur. Le personnel de l'école se montre plein d'empressement et d'attention pour préparer le café ; les petites écolières sont enchantées des vacances inattendues. Partout on vient nous offrir des lits pour les sous-officiers ; chaque habitant de Saint-Pol voudrait avoir son matelot à héberger, en souvenir des fils ou des parents qui sont au front. De braves pêcheurs me font un accueil cordial, un peu intimidés d'avoir à loger un officier. Bonnes gens qui m'avez reçu, vous m'avez pourtant, dans votre simplicité, donné bien plus que je n'attendais : en plus du lit, de la place au feu et à la chandelle, j'ai trouvé auprès de vous de la sympathie vraie, une affection toute spontanée et sincère pour ceux qui ont combattu pour vous.

Mardi 24 novembre 1914. — Que s'est-il passé là-bas en notre absence ? Je l'ignore. Le général d'Urbal rappelle d'urgence la brigade. C'est flatteur..., mais un peu décevant. Heureusement, la fatigue du trajet nous sera épargnée, car quatre-vingt-dix autobus en longue file transportent triomphalement deux bataillons, tandis que, le long de la route, nos mitrailleurs traînent leurs petits chariots en jetant un coup d'oeil d'envie sur notre équipage. De Hoogstaede où nous voilà de retour, notre régiment est acheminé sur le gros village de Loo ; la vaste église, aux trois nefs égales du gothique flamand, loge facilement tout le 3ème bataillon, jusques et y compris le poste de secours réorganisé après le 10. Le capitaine a déniché pour lui et moi une petite pièce dans la rue de l'Ouest. Bureau de compagnie pendant le jour, elle se transformera fort aisément de nuit en dortoir par l'adjonction de quelques bottes de paille. Emoi des habitants de la placide maisonnette si propre, si astiquée : de la paille sur le parquet ! Leur indignation ne peut s'exprimer que par gestes, car nous ignorons les secrets de la langue flamande. Mais si la maison existe encore, je gagerais que l'on s'y souvient toujours des deux marins obstinés qui ont dormi plusieurs nuits sur la paille dans la salle à manger.

Jeudi 26 novembre 1914. — L'aumônier dit, avec une onction touchante, la messe pour nos morts dans la chapelle d'un couvent de religieuses. Depuis que nous sommes au repos, les « états » d'habillement, d'équipement, d'outillage, de réparations, etc., se multiplient. Munitions de papier, dont s'encombrera quelque arsenal de scribes à l'arrière.



Deux fusiliers marins. Drie-Grachten. (Belgique. 3 septembre 1917).photo couleur frères Lumière

Vendredi 27 novembre 1914. — Pour la première fois, notre bataillon réuni a entendu la lecture d'un ordre du jour. Le général d'Urbal, commandant le détachement d'armée de Belgique, y citait presque tous nos officiers tués à l'ennemi et eux seuls. La liste est déjà longue.

Bien que nos hommes aient déjà vaillamment combattu, les séances d'exercice montrent une instruction rudimentaire, qui ne fait pas sourire les officiers fusiliers. Un matelot à qui je faisais une observation sur la manoeuvre de son fusil me répond gravement : « Mais, lieutenant, j'ai déjà été blessé. » Cela n'a pas suffi pour lui donner la connaissance parfaite de son arme.

Le 2ème régiment traverse Loo, allant, dit-on, en première ligne.

Samedi 28. Dimanche 29. — Même vie de réorganisation et d'exercices. Payment de la solde d'octobre.

Lundi 30 novembre 1914. — Pendant qu'on distribuait du chocolat denrée précieuse — les hommes plaisaient : « Celui-là, au moins, les Allemands ne l'auront pas. » Il paraît, en effet, qu'un premier envoi nous avait été adressé précisément le 10 novembre. L'attaque n'avait pas permis ce jour-le de transporter les vivres de Dixmude aux tranchées, et « les Boches ont profité de notre chocolat » !

Aujourd'hui 1er décembre 1914, rien à signaler.

Mercredi 2 décembre. — Pendant le repas de midi, nous parvient un ordre de rassemblement immédiat du 3ème bataillon. Hier, l'église de Lampernisse, où logeaient des soldats français, a été atteinte par plusieurs marmites, non sans pertes, et le même sort pourrait quelque jour nous être réservé. Un *Taube* a déjà survolé Loo ce matin. Notre bataillon se retire en conséquence dans des fermes du village de Pollinchove, à 2 kilomètres en arrière. Les fermiers qui nous reçoivent sont déjà encombrés d'une vingtaine de réfugiés civils et d'un nombreux bétail.

Nos ordonnances ont dû dire à la maîtresse de maison que j'étais « curé », car elle vient très simplement me parler de son oncle, Rédemptoriste belge aux Antilles danoises, puis de son frère soldat et de toute la famille.

Jeudi 3. Vendredi 4 décembre 1914 — Nous complétons l'habillement des hommes, et le colonel préside lui-même à la délivrance des chaussures. Cela sent son départ.

Samedi 5 décembre 1914. — L'ordre de mise en route arrive de bonne heure. Dans le vent et la pluie, le régiment rejoint la route de Furnes à Ypres, la descend vers le sud, puis oblique vers Woesten. Halte de quelques heures au contact des fractions en réserve de nos prédécesseurs, 151ème et 162ème d'infanterie. Puis, à la nuit, les 1er et 2ème bataillons, traversant deux ruisseaux parallèles, le Kommelbeck et l'Yperlée, vont remplacer, en première ligne, le 151ème, sur les bords du canal de l'Yser, au nord de Zuydschoote. Ma compagnie est en deuxième ligne avec la 10ème, dans des tranchées où l'eau sans écoulement nous trempe les chevilles. Il pleut toujours. Le capitaine a comme abri — étanche celui-là — l'intérieur d'une étuve de séchage où je me tapis avec les agents de liaison.

Dimanche 6. — Nos hommes sont incorrigibles d'imprudence. Tout près de nous, une meule de paille cache un ou plusieurs projectiles allemands non éclatés. Y prendre une gerbe risquerait de faire tomber l'obus et de le faire exploser. Dès que nous avons le dos tourné, les matelots sont là, pressés de tirer quelques poignées de paille pour se protéger de l'humidité. Il est vrai que les autres meules sont loin. Service des vivres très pénible la nuit ; il faut faire à peu près 4 kilomètres à travers des champs de betteraves défoncés, détrempés, et les routes sont pires que le reste. Le soir, légère attaque partielle des nôtres sur une « maison du passeur ». Ce nom revient souvent dans les communiqués ; mais ces maisons sont nombreuses, correspondant aux "nacelles" ou aux "bacs" portés sur les cartes.

Lundi 7 décembre 1914. — Mon entérite qui, dans cette boue, n'a fait que croître, oblige le capitaine à m'expédier ce soir à l'ambulance, presque à l'heure où notre compagnie monte à son tour en première ligne. Passé la nuit au poste de secours du 1er bataillon entre les mains expertes et délicates des docteurs Le Marc'hadour et Arnoult.

Mercredi 9 décembre 1914. — L'ambulance se transporte à Oostvleteren. Une petite scène intérieure m'amuse. Les officiers et médecins occupent l'arrière-boutique d'une boucherie, où notre officier d'administration a bien de la peine à nous caser. A peine, sur quelques questions posées au sujet de l'église, la propriétaire a-t-elle compris que je suis religieux, et voilà son visage qui s'éclaire, sa méfiance trop visible qui tombe. D'elle-même, elle nous offre un petit salon, échappé à nos premières recherches ; elle insiste pour nous faire accepter un lit pour malade.

Lui restait-il un soupçon inavoué ? Le lendemain matin elle venait en personne s'assurer que j'assistais bien à la messe ; son dernier doute était dissipé.

le journal de l'EV Poisson s'interrompt ici jusqu'au 12 décembre

Samedi 12 décembre 1914. — Aimable attention de la Providence ! Alors que rien ne me faisait prévoir sa venue, je reçois la visite d'un de mes frères, récemment arrivé à l'état-major du général d'Urbal, et que je n'avais pas vu depuis trois ans. La blessure encore mal cicatrisée, que lui valut la marche sur Taza dans la colonne Gouraud, ne l'empêche pas d'aspirer à un service, aussi actif que possible.

Dimanche 13 décembre 1914. — Assisté à une belle messe militaire, où se font entendre trois ou quatre artistes. Comme sortie, la Marseillaise, chantée sur un rythme très lent par une voix grave, bien timbrée. L'effet est inattendu, mais saisissant. D'ailleurs, les soldats intimidés n'osent pas reprendre en chœur le refrain.

Mercredi 16 décembre 1914. — Lu dans les journaux la liste des récompenses pour les combattants de Dixmude. Le gouvernement a été généreux ¹.

1. Il figurait lui-même sur cette liste, comme chevalier de la Légion d'honneur, avec les considérants les plus honorables.

Jeudi 17 décembre 1914. — Les voitures d'ambulance anglaises nous apportent une longue série de blessés. Les bataillons Geynet (1er du 1er) et Mauros (3ème du 2ème) ont fait, ce matin, une offensive partielle au delà du pont de Steenstraete. Malgré la prise de trois mitrailleuses et d'un bout de tranchée, les résultats ne semblent pas merveilleux et les pertes sont lourdes. Le commandant Geynet, qui a chargé à la tête de ses hommes, a disparu ; un lieutenant de vaisseau, un enseigne, deux officiers des équipages sont tués. Serré à l'ambulance la main de quelques camarades blessés, de Malherbe, Viaux, Bioche.

Les autos circulent toujours dans la nuit, tous phares éteints, à travers les épouvantables chemins de Pypegaele et Zuydschoote. Les conducteurs anglais sont merveilleux d'adresse, d'audace, et infatigables.

Vendredi 18 décembre 1914. — Les derniers blessés, dont le lieutenant de vaisseau Borrelli, achèvent d'arriver. La plupart ont dû séjourner plusieurs heures, ou même toute la journée, dans la boue et dans l'eau. Gare la gangrène gazeuse. Il y a peu de blessés par obus : la plupart ont reçu des balles.

Samedi 19 décembre 1914. — Rejoint avec joie ma compagnie. Avais-je le sourire quand on m'a annoncé que courrier et cantine avaient été réexpédiés en France, avec la mention « évacué » ? En été, l'aventure eût été banale ; avec cette pluie, la perspective de rester longtemps privé de rechanges et d'imperméable est moins réjouissante.

Dimanche 20 décembre 1914. — Ce matin, un peu de soleil sur la boue. Les médecins sont encombrés par le nombre d'hommes qui passent la visite. J'entends parler de pieds gelés. Le froid n'est cependant pas très vif, et il ne gèle pas : on explique cela par une mauvaise circulation du sang. Bien que notre bataillon n'ait pas terminé la période normale de repos, un ordre brusque nous vient de partir ce soir en première ligne, dans un secteur nouveau pour nous, celui où eut lieu l'attaque du 17. Cela sent encore la poudre : officieusement, nous sommes prévenus que notre bataillon va, cette fois, mener l'attaque. Toujours à travers champs, gagné le village de Zuydschoote, en ruines. Puis une route où subsistent des rails de tramway à vapeur : c'est le petit hameau de Lizerne, avec une grand'route transversale venant d'Ypres. Pour la première fois, pendant la fin du trajet, nous voyons les fusées lumineuses allemandes : ils n'en avaient pas à Dixmude. Un peu avant d'arriver au pont démoli de Steenstraete, nous entrons dans les boyaux. Puis une passerelle flottante. Quelques centaines de mètres en avant et au sud de la route, à travers les débris de notre ancien réseau de fils de fer. Enfin un grand champ de betteraves. C'est là. Notre ligne est sinueuse ; un élément parallèle au canal, où sont trois sections de ma compagnie ; un élément transversal pour ma section, raccordant la ligne de tranchées à la lisière d'un petit bois, où reprend la courbe. Plus loin, au delà des arbres, c'est le 20ème corps, qui garde un front presque perpendiculaire au canal. Au sud, dans nos lignes, Ibet-sas, l'écluse. Pas brillant, le morceau qu'ont pris nos marins le 17 : comme tranchée, un fossé rectiligne, dont les hommes s'efforcent d'épuiser l'eau avec leurs gamelles. La muraille de boue n'offre aucune solidité. Par-dessus le marché, la pluie reprend, et nos marins n'ont ni toile de tente ni sac de couchage imperméable. Beaucoup n'ont même pas de couverture en laine. Toute la nuit, ils feront les cent pas pour se réchauffer. Mon abri ne vaut pas mieux : une mitrailleuse allemande s'y cachait le 17, ce qui lui a valu les honneurs de la démolition. Il reste deux petites caisses avec les bandes souples des cartouches. Cela formera le sol. Comme toit, une capote de chasseur. C'est trop bas pour rester assis, trop court pour s'allonger. Aux heures

d'immobilité, je reste blotti sur un couvercle de seau qui n'empêche pas l'eau de pénétrer jusque *ad intima*. Mais puisqu'on doit attaquer, tant pis.

Lundi 21 décembre 1914. — L'aube arrive : pas de nouvelles de l'assaut ; par contre, la pluie redouble. Du côté des Allemands, la position ne doit pas être beaucoup plus gaie. Ils défendent la route qui aboutit au pont de Steenstraete et l'angle du champ de betteraves, où les racines achèvent de pourrir. Entre nous, d'anciennes tranchées pleines d'eau et de cadavres, et tout au pied des fils de fer ennemis, une longue rangée de marins, dans l'attitude du tirailleur rampant, qui ont été fauchés et immobilisés dans la mort par quelque mitrailleuse.

Nos 75 tonnent dans la journée contre les tranchées d'en face ; les Allemands ripostent en nous arrosant. Ma section n'a pourtant qu'un seul blessé. Il pleut de la neige fondue, et mes hommes n'ont rien pour se couvrir. Dans quel état seront-ils à l'heure de l'attaque ?

Mardi 22 décembre 1914. — De très bon matin, les ordres arrivent : on juge, non sans raison, notre bataillon trop épuisé par ses trente-six heures de bain glacé, pour le pousser en avant. A quatre heures du matin, ma section se serre sur les trois autos, pour laisser la place aux compagnies du bataillon de Kerros qui vont entrer en danse. L'offensive va se faire par l'angle saillant de la ligne et le petit bois. Dès le jour, à six heures quinze, la préparation d'artillerie se déclenche. Petits nuages de fumée noire suivis du bruit sec, déchirant, de l'explosion ; en l'air, de la terre et des débris. Cela cesse bien vite à notre gré. Les fils de fer n'ont pas dû être bien ratissés. Tandis que nous restons immobiles dans nos mares stagnantes, la 5ème compagnie (capitaine Feillet), la 7ème (capitaine Barthal), la 8ème (capitaine Ravel) attaquent. Petit crépitement de fusillade. Brusquement, sur la tranchée en face de nous, à 300 mètres, on voit trois ou quatre marins. « Cessez le feu. Ce sont les nôtres. La tranchée est prise. » Hélas ! ce sont quelques prisonniers. La vague d'assaut s'est brisée sur les réseaux de fils de fer. Barthal a disparu avec la plus grande partie de sa compagnie. Feillet est tué d'une balle au moment où il réussissait à regagner l'abri de sa tranchée. Ravel est blessé. L'officier des équipages Le Bolès, de la compagnie Barthal, ne peut rentrer qu'à la nuit, après avoir passé les heures de lumière dans un trou d'obus rempli d'eau.

Triste journée pour nous, qui avons dû voir une partie de ces choses. Nous subissons un peu le contre-coup, l'arrosage par l'artillerie grondant comme un essaim dont on a dérangé la ruche. Aucune contre-attaque ne se déclenche cependant. Le capitaine et moi, claquant des dents côte à côte, et nous moquant mutuellement de nos grimaces, essayons vainement de nous réchauffer par l'ardeur d'une discussion philosophique sur l'espace et le continu !

Le soir, la 6ème du 2ème (Le Bigot) nous relève au moment où nous achevons d'ensevelir nos deux morts et d'évacuer nos quatre blessés. Bien peu de chose auprès de la secousse revue par nos camarades.

Mercredi 23 décembre 1914. — Que la ferme où nous cantonnons est donc sordide ! La saleté de tout, de la fermière (que nos marins ont surnommée la Joconde à cause d'une beauté absente), des meubles, des ustensiles, tout cela nous choque, même au retour de la tranchée la plus boueuse qui ait jamais laissé des traces sur nos vêtements !

Je m'attendais un nombre de malades formidable : trente hommes seulement à la visite. Cela fait plus de cent pour le bataillon. Un gradé me dit : « C'est que la visite a lieu le matin, et les plus fatigués n'ont pas voulu bouger de leur paille. Vous verrez demain. »

Des ballots d'effets chauds nous arrivent, avec des gâteries, de petites lettres aimables auxquelles on répond avec enjouement.

Jeudi 24 décembre 1914. — Ca y est. Mon gradé avait raison : soixante-dix hommes à la visite pour ma seule compagnie, ce matin. Peu de pieds gelés, disent les médecins, mais beaucoup de rhumatismes, d'engelures, de diarrhées.

Les renforts ne sont pas encore arrivés pour boucher les vides faits dans le 1er régiment par les deux offensives du 17 et du 22, qu'il a supportées à peu près seul. On refond donc provisoirement le régiment à deux bataillons, en rendant aux compagnies leur 4ème section. Les compagnies sont un peu plus fortes, voilà tout. Mais nous gardons notre numérotage de bataillons et de compagnies. Le 1er bataillon n'est pas mort, il est éclipsé *ad tempus*.

Encore des effets chauds et des cadeaux de Noël. On nous gâte. Tout le monde a sa part.

Ce soir, nous nous rapprochons du feu, mais pour rester en deuxième ligne, disséminés par compagnies, en cantonnement d'alerte. Passé la nuit de Noël dans une très belle ferme, intacte, non loin des ruines de Zuydschoote. Comme réveillon, les 75 donnent un concert, par une belle nuit à peine embrumée, sous un froid presque sec.

Vendredi 25 décembre. Noël ! — L'aumônier est venu jusqu'à nous et célèbre, ce matin, la messe de Noël, dans la grange où couchent nos hommes, sur une paille qui forme un vrai décor de crèche. Nous avons, pour festoyer joyeusement, les cadeaux reçus d'un peu partout. Même, sur la table du chef de bataillon cantonné avec nous, un minuscule vase de cuivre supporte un petit bouquet de fleurs artificielles venues de France. Je ne sais si les Allemands furent gais, là-bas, du côté de Bixchoote. En tout cas, nous l'étions bien franchement et bien doucement.

Sur l'emplacement quitté par une batterie de 75, nos hommes, cassant la glace des trous pleins d'eau, font la corvée de ramassage des douilles et résidus. La batterie dut rester là plusieurs jours, car nous recueillons plus de trois mille douilles. Cependant aucun des nombreux obus percutants qui lui furent adressés n'arriva exactement au but. Les trous dans le sol prouvent un encadrement ; pas une empreinte à moins de 30 mètres ; pourtant un aéroplane avait repéré la position, comme le prouve une longue banderole encore lestée d'un caillou et portant un télégramme triomphant au sujet de quelque victoire sur les Russes.

Samedi 26 décembre 1914. — L'heure des relèves varie naturellement pour éviter l'arrosage. Cette nuit, départ très tard pour la tranchée.

Dimanche 27 décembre 1914. — C'est déjà dimanche depuis deux heures, quand nous arrivons au poste, toujours dans le même secteur que la dernière fois, mais non dans la même tranchée. La compagnie forme l'extrême droite de notre ligne, dans le petit bois, et, en prenant contact avec nos voisins de droite, c'est avec un officier du 20ème corps que je m'entretiens un instant. La tranchée est un peu meilleure que la précédente, un peu plus solide, guère moins humide. Temps gris, quelques ondées. Pour s'abriter, nos hommes fouillent de nuit le terrain entre les lignes et ramassent les toiles de tente allemandes, article très demandé par les marins. Beaucoup de cadavres au voisinage des tranchées : restes des offensives des 17 et 22. Chaque nuit, on en enterre quelques-uns. De jour, on ne peut bouger : ce matin, la 11ème compagnie, notre voisine, a perdu en quelques minutes un maître fusilier et un homme qui tentaient de porter secours à un blessé. Fritz visait bien : trois impacts à la tête. De jour, ration convenable d'obus de part et d'autre.

Lundi 28 décembre 1914 — Pendant la nuit, l'infatigable colonel installe lui-même le téléphone avec nos tranchées de première ligne. Petit à petit, nous voilà dotés de tous les perfectionnements modernes : en quelques jours, nous avons reçu des fusées éclairantes, des grenades à main, le téléphone. Le moindre parapluie ferait pourtant mieux notre affaire. La pluie est devenue si violente, avec vent, que tout est transpercé. Mon gourbi est une mare. Mon ordonnance, un petit fusilier de dix-sept

ans, grelotte la fièvre et ne peut se réchauffer : il faut l'évacuer sans attendre la relève. La chasse aux toiles de tente continue. On nous apporte un peu de papier bitume pour faire des toitures : il faut lutter avec les hommes pour les empêcher d'en prendre des lambeaux individuels. Nos 120 arrosent les tranchées ennemies avec de belles gerbes.

Nous avons, sans bruit, progressé d'environ 30 mètres en creusant de nouvelles tranchées et rectifiant un coin de la ligne pendant ces deux nuits. Le temps est de plus en plus mauvais : tempête de vent et de pluie.

Mardi 29 décembre 1914. — La 12ème du 2ème nous a relevés ce matin vers cinq heures. Après trois heures de pataugeage dans la boue, nous retrouvons notre « Joconde » et sa sordide famille. On se serre autour du poêle qui fume, les hommes se fourrent dans la paille, et deux cuisiniers préparent un rata monstre pour toute la compagnie, faisant bouillir les haricots dans le chaudron de fonte où, en temps de paix, mijotait la nourriture des porcs.

C'est par sacs, par ballots, que les cadeaux de Noël continuent à arriver. Chaque homme a eu, en une ou deux fois, sa livre de chocolat.

La visite du médecin révèle encore quelques pieds gelés et quelques bronchites, mais l'ensemble tient bon. L'homme est vraiment plus résistant que je ne le croyais et l'humidité, qui nous fait cruellement souffrir, n'arrive pas à nous démolir tout à fait. Après midi arrive l'ordre de se préparer à changer de cantonnement. Ce sera sans regrets de notre part.

Mercredi 30 décembre 1914. — Rassemblement du régiment à dix heures trente. On regagne la grand'route pour la remonter un peu vers le nord. Le 2ème régiment sera à Oostvleteren, le 1er aura un bataillon au pont d'Elsendamme, et le nôtre dans les fermes autour du carrefour de Linde.

Nous avons dit adieu au 20ème corps, dont les marins avaient été fiers de faire partie pendant quelques jours ; adieu aux dragons, dont les tranchées voisinaient avec les nôtres et qui formaient division avec nous ; adieu au petit cimetière creusé dans le jardin du meunier de Pypegaele, et où dorment cinq de nos officiers.

Jedi 31 décembre 1914. — C'est par un mot venu de France que j'apprends la disparition, près de Saint-Georges, de l'excellent Philippe de Blic. Nous savons seulement que son bataillon (1er du 2ème) fait d'excellente besogne dans la région de Nieupoort et Saint-Georges.

J'ai aujourd'hui des nouvelles de ma cantine, qui vient de quitter Dunkerque pour... Paris !

Dimanche 3 janvier 1915. — L'après-midi, dans chaque régiment séparément, l'amiral remet les décorations gagnées à Dixmude ou depuis. Le colonel du 1er régiment reçoit ensuite dans son cantonnement les nouveaux décorés du régiment, et on s'abreuve un champagne venu de Dunkerque pour la circonstance. Petite réunion de famille très simple, très cordiale, laissant à tous une bonne et forte impression d'union, de bonne entente, de fraternelle camaraderie.

Mercredi 6 janvier 1915. — Près du pont d'Elsendamme, ce matin, un spectacle de paix et de tranquillité. La route longe une étendue d'eau calme, sans ride, autour de la rivière débordée. Un moulin à vent reflète classiquement ses ailes dans l'eau grise où nagent quelques canards. Des marins à demi nus, dans le froid du matin, se débarbouillent à grande eau ou lavent leur linge. Le canon a faibli, le bruit s'est ouaté. Ce serait le repos complet si nos hommes étaient mieux logés. Ils aspirent surtout à entendre parler français autour d'eux. La frontière est toute proche. Nous espérons, de jour en jour, qu'on nous permettra de la franchir et de prendre notre

repos en France.

Pour occuper le temps, écritures nombreuses et séances d'exercice.

Vendredi 8 janvier 1915. - L'ordre attendu nous a été communiqué hier soir. La pluie a beau continuer, le vent siffler, nous n'en avons cure, car, pour nôtre déplacement, Dunkerque a mis à notre disposition des autobus. Vingt-cinq hommes par voiture, les sacs sous les banquettes. L'imposant convoi suit, cette fois, la grand'route, tourne dans Furnes, encore à peu près intacte, où la gare seule a été sérieusement bombardée aux heures de départ des trains de blessés. Le chemin longe ensuite le canal de Dunkerque à Furnes. Nous roulons sans savoir où l'on nous emmène. Dunkerque est brûlé sans arrêt, puis Saint-Pol-sur-Mer, et quand retentit le commandement « Tout le monde à terre ! » nous sommes à Fort-Mardyck, et notre bataillon est seul. Le village est habité par des marins, descendants de ceux qui furent installés là sous Louis XIV, dans des conditions toutes spéciales, puisque l'Etat loue à long terme le terrain et n'en fournit qu'à eux¹. Population de pêcheurs, surtout de pêcheurs d'Islande. Il n'y a pas de grand établissement susceptible de nous recevoir, bien entendu. Deux compagnies envahissent l'école des filles ; l'école des garçons reçoit deux sections ; les autres sections sont réparties dans les grandes salles de quelques estaminets. Nous sommes tout de suite en pays ami, presque en pays de connaissance : la Providence, sous les traits d'un aimable secrétaire de mairie, ne m'a-t-elle pas logé chez la belle-fille de mon ancien pilote du *Lavoisier*, dans les mers d'Islande ?

¹. *C'est un aspect bien original et caractéristique que celui du village de Fort-Mardyck. Il se compose de longues suites de jardins rectangulaires, sensiblement égaux, se succédant sans autre interruption qu'une haie basse ; chacun d'eux renferme une petite maison blanche, la plupart du temps simple rez-de-chaussée de deux ou quatre pièces. Autour, jouent de nombreux enfants, tous légitimes, car la natalité est très grande à Fort-Mardyck, et la misère y semble inconnue. La législation spéciale qui régit ce coin de terre aurait-elle résolu des problèmes si angoissants ailleurs ? Ici, point de propriétaires. Je n'ai vu nulle part les panonceaux d'un officier ministériel ; notaire ou huissier ne trouverait pas à gagner sa vie dans une cité où partages, héritages et chicanes sont également inconnus. C'est Louis XIV qui installa, dans les sables incultes s'étendant au sud du petit ouvrage de Fort-Mardyck, une colonie de quatre familles picardes. La législation particulière qu'il leur donna est encore aujourd'hui en vigueur. Tout inscrit maritime de la commune — on est ici caboteur ou pêcheur d'Islande — qui épouse une de ses concitoyennes, reçoit la jouissance d'une parcelle de terrain de 2 400 mètres carrés. Quand la mort vient dissoudre le ménage, ce terrain retombe dans le domaine communal, pour être attribué à un nouveau couple. Ainsi l'avenir et la stabilité des familles se trouvent assurés dans une honnête aisance qui ne dispense pas du travail. Les Picards de Louis XIV, ou quelques immigrés plus récents, ont sûrement introduit à Fort-Mardyck quelques gouttes de sang espagnol ; il se retrouve sans conteste dans le type de plus d'une femme du village et jusque dans l'allure de ses dévotions.*

Comme d'habitude, l'état-major du bataillon est au presbytère. Si ces cantonnements dispersés ne sont pas l'idéal au point de vue de la surveillance des hommes et de la discipline, par contre, nous trouvons ici le calme complet, le repos du corps et de l'esprit, un peu plus de confortable que dans l'entassement des granges belges, et la possibilité de compléter à Dunkerque tout ce qui peut faire défaut.

Le 2ème régiment est à Saint-Pol-sur-Mer, l'amiral dans un château des environs ; notre 2ème bataillon, d'abord à Grand-Mardyck, sera bientôt transféré à Saint-Pol.

Samedi 9 janvier 1915. . — Les commissaires et les fourriers courent

fiévreusement à travers Dunkerque. La visite du Président de la République est annoncée pour lundi ; il faut rendre à nos tenues un aspect moins lamentable — ma cantine retrouvée arrive à point — remplacer les capotes les plus déchirées, restituer aux bonnets des matelots leurs pompons rouges, leurs jugulaires blanches, leurs rubans noirs aux lettres d'or. Mais le cauchemar des boutons de capote ! Dunkerque n'en peut fournir assez, malgré qu'on ait fait appel aux modèles les plus disparates. C'est que nous avons encore l'ancienne capote à deux rangées ! Enfin, on tâchera de compléter au moins la rangée de droite.

Dimanche 10 janvier 1915. — Dès six heures et demie, grand branle-bas. Il s'agit de répéter sur le terrain le défilé qui doit avoir lieu demain. Sont-ce les hommes qui ont le plus besoin d'exercice, ou les officiers ? Des déploiements de force de six mille hommes sont une nouveauté pour les marins, qui n'en ont jamais vu qu'au 14 Juillet, à Toulon ou à Brest. Le génie aplanit en hâte le terrain, plante des fanions de direction. Puis, discussion : le Président ne remettra qu'un seul drapeau pour la brigade. Quel régiment en aura la garde ? A tout hasard on désigne une garde du drapeau dans chaque régiment. Le point délicat sera élucidé demain.

Lundi 11 janvier 1915. — A huit heures du matin, la brigade est alignée sur le terrain choisi, à Saint-Pol-sur-Mer, au pied des grands cylindres de tôle des usines Lianosoff. Huit heures trente, des autos. Le Président, suivi du ministre de la Marine et de quelques uniformes, s'avance au centre du rectangle formé par les troupes. Il présente le drapeau, image de la patrie, dans des termes vibrants et de haute envolée patriotique. Petite déception : c'est le 2ème régiment, le seul qui ait actuellement son effectif régulier de trois bataillons, qui en reçoit la garde. Au moment du défilé, des avions s'enlèvent, tanguant et roulant dans les rafales de la brise de mer, au grand désespoir des serre-files, qui voient les têtes de nos grands enfants se tourner ailleurs que dans la direction réglementaire. A dix heures quinze, tout est terminé.

Vers midi, les avions boches arrivent pour saluer le Président. Trop tard ! Le secret de l'heure et du terrain a été bien gardé. Ils évoluent quelque temps, poursuivis par les nôtres et par le feu des batteries.

Mardi 12 janvier 1915. — Autre opération importante : la guerre aux petites bêtes dont beaucoup sont incommodés. Les majors installent des douches, font passer les effets à l'étuve, et les escouades se livrent l'une après l'autre entre leurs mains. Pendant les jours suivants, avec les exercices indispensables, c'est la remise à neuf du matériel, avec, enfin, distribution de sacs de couchage imperméables. Dunkerque est maintenant bien pourvue des multiples accessoires militaires ; les magasins de la rue Alexandre III, de la place Jean-Bart, de la rue de l'Eglise, exposent presque tous ces mille petits bibelots dont se remplissent nos sacs et nos poches.

Vendredi 15 janvier 1915. — Le bataillon de Jonquières revient de Nieuport - Saint-Georges, où un autre bataillon du même régiment l'a relevé.

Le capitaine de la 4ème, les larmes aux yeux, me confirme les détails de la disparition de notre ami de Blic ; sa bravoure légendaire, la reconnaissance audacieuse faite auprès de la ferme Violette, en avant de Saint-Georges ; la salve de balles allemandes qui le coucha par terre avec ses quatre hommes, dont un seul put revenir à la nuit ; enfin la capture d'un sous-officier boche qui affirma avoir assisté aux obsèques sur place d'un officier français habillé en marin. *Consummatus in brevi...*

Dimanche 17 janvier 1915. — L'amiral a réuni tous ses officiers en tenue de campagne pour les présenter au général Joffre. Hélas ! Le « grand-père », en retard sur son itinéraire, doit s'excuser, par téléphone, d'aller à des occupations plus urgentes. Du moins, cette réunion aura permis aux officiers de la brigade de se rencontrer pour la première fois.

Mercredi 20 janvier 1915. — L'amiral vient inspecter les compagnies 9ème et 11ème du 1er régiment qui partiront au front demain.

Jeudi 21 janvier 1915. — Des autobus emportent nos deux compagnies. Pour varier, il pleut. Route classique jusqu'à Furnes, puis direction du littoral. Coxyde : tout le monde descend. On gagne la coquette plage de Coxyde-Bains, où de jolies petites villas, déjà étonnées sans doute de la population de réfugiés belges auxquels elles servent de campement, voient leurs rez-de-chaussée s'emplier de baigneurs inattendus, à pompons rouges et baïonnettes luisantes. Devant les fenêtres, une mer grise sous la pluie. Cette plage doit être charmante l'été, mais les villas n'ont guère été prévues pour l'hivernage.

Vendredi 22 janvier 1915. — A huit heures du matin, une salve de marmites boches tue trois chevaux d'un détachement de cuirassiers : les Allemands ont cru nous effrayer, nous jouer un vilain tour ; ils nous ont seulement procuré l'occasion de manger du cheval, ce que nous faisons de grand appétit. Avec le soleil, les aéros se montrent nombreux ; croix et cocardes se succèdent, s'entrecroisent. Les deux autres compagnies du 3ème bataillon nous rejoignent.

Samedi 23 janvier 1915. — A peu près au tiers de la distance entre Coxyde-Plage et La Panne, on se montre en chuchotant les ruines d'une villa boche que le génie belge a fait sauter. Les murs aux revêtements de granit, les caves cimentées étaient certainement d'une belle solidité. On s'est peut-être un peu pressé de la détruire ; nous y aurions trouvé l'hospitalité aux frais de l'ennemi. Tout le long des dunes, batteries, postes de garde, autos-canon, prouvent que le littoral a été mis en état de défense. Nos marins, dont la mission première est le débarquement, auraient prouvé au besoin qu'une telle opération est plus facile à empêcher qu'à réussir.

Dimanche 24 janvier 1915. — Une grande salle de l'hôtel Terlinck sert aujourd'hui de chapelle à M. Goupil, aumônier d'une division de réserve ; l'enfant de chœur est un officier de dragons. Le soir, notre tour est venu de monter en première ligne. Dans l'obscurité, la colonne serpente le long des dunes, suivant la direction de Nieuport-Bains. Des boyaux avec pancartes indicatrices aboutissent à l'Yser, après de nombreuses barricades où tout est utilisé, même les pacifiques cabines de bains roulantes. La rivière est traversée par un pont, oeuvre des soldats du génie, et baptisé par eux « pont Joffre », en l'honneur du grand patron dont s'enorgueillit leur arme. Le secteur confié ce soir aux marins part de la plage et traverse capricieusement les dunes, les crêtes, les bas-fonds. C'est l'extrême nord de la série de tranchées courant de la mer à la Suisse. Ma compagnie est justement à gauche et forme donc la limite même du front, appuyée sur la plage. Des tirailleurs algériens nous en font la remise. Nos hommes, enchantés, s'installent dans ces remparts de sable où l'eau ne séjourne pas, contents aussi de ce paysage un peu plus accidenté, avec des dénivellations d'une dizaine de mètres, vraies montagnes à nos yeux lassés de l'éternelle plaine flamande. Puis il y a, çà et là, des gourbis où l'on peut s'allonger pour dormir, quelques creux abrités où l'on se dégourdira les jambes, même le jour, et les veilleurs, surplombant un bas-fond parsemé de cadavres, voient leur tâche simplifiée. Le grand ennemi, par ici, c'est le sable qui se glisse sournoisement dans le mécanisme des fusils et des mitrailleuses, provoquant trop aisément de fâcheux enrayages. En avant les chiffons gras, voire même les vieilles chaussettes ! Le mécanisme de culasse se revêt partout de petits complets aux formes variées.

Lundi 25 janvier 1915. — Pour notre compagnie la nuit est assez calme. A nôtre droite la 10ème, accrochée aux flancs de la Grande Dune, fait connaissance avec les bombes boches. Le modèle employé ici se compose d'un tube de métal peu résistant, sorte de gros bâton long de 40 à 50 centimètres, d'un diamètre de 8 à 10 centimètres. Cela s'élève assez lentement pour que l'oeil puisse suivre de jour la trajectoire, marquée aussi la nuit par le bout lumineux de la mèche allumée. Le

projectile tournoie en l'air, se renverse en cabrioles qui doivent nuire à la précision, retombe en longue parabole « gare dessous ! » — Une fois tombé, l'engin met environ quatre secondes à éclater, temps suffisant le plus souvent pour que l'on s'écarte à droite et à gauche et que l'on se couche à plat ventre. Résultat : un bruit intense, une secousse qui démolit quelques sacs. Mais bien souvent il ne se produit rien du tout, car le sol est couvert de bombes non éclatées, camelote *made in Germany*.

Des signes apparents indiquent de jour aux batteries françaises l'emplacement de nos tranchées, et l'obus de 75 vient frapper avec précision à 50 ou 100 mètres en avant de nous, faisant voler le sable, les sacs des défenses ennemies.

Mardi 26 janvier 1915. — Les bombes, que nos matelots ont déjà surnommées « cacaouètes » à cause de leur forme, ont continué leur vacarme cette nuit et nous ont blessé un officier mitrailleur. De jour, le crapouillot ose moins cracher son venin, car le 75 n'est pas long à le repérer. Notre tranchée, qui est à 300 mètres, se trouve hors de portée pour ce voisin tapageur. Grande distraction d'aujourd'hui : surveiller les allées et venues d'un « Aviatik », qui se promène de long en large au-dessus de ses propres lignes en lançant des fusées blanches, rouges ou vertes pour régler un tir de grosse artillerie sur le « pont Joffre ». De notre côté, un ballon captif régularise l'arrosage copieux des tranchées boches. Les tirailleurs reviennent de nuit prendre leurs postes, et nous relever. Il est question d'une offensive.

Mercredi 27 janvier 1915. — Le repos ne sera pas long : l'offensive est pour demain.

Jeudi 28 janvier 1915. — Le bataillon quitte la plage à quatre heures trente et va se poster quelque part dans les dunes, en réserve. Au jour, l'artillerie aboie ferme contre la Grande Dune ; nous sommes tout près des artilleurs coloniaux et le hurlement de leurs pièces nous déchire les oreilles. A neuf heures trente, l'attaque se déclanche sur la Grande Dune. Cette élévation a le tort — ou l'avantage — de dominer le terrain environnant, et de servir à l'ennemi d'observatoire d'artillerie d'où il voit trop ce qui se passe chez nous. Les tirailleurs se lancent à l'assaut. Petit à petit, notre réserve se rapproche du terrain de l'action. Voici les blessés qui commencent à passer, avec quelques marins prisonniers car nous avons pour adversaires la division des marins allemands.

On en voit de gros et gras avec la figure classique du matelot barbu. Parmi eux, un officier en casque à pointe, un autre en casquette de marin ; ce dernier, nous dit-on, transporta sur son dos jusqu'au poste de secours un de ses sous-officiers blessés : trait dont on n'a guère cité d'exemple jusqu'ici, de la part des Allemands. Les Algériens rient en nous les montrant « Y a bon ! » La Grande Dune est prise, mais la section qui l'occupe est décimée sur place avant l'arrivée des renforts, une contre-attaque allemande reprend la position perdue. On fait avancer les marins ; malgré le tir de barrage, le pont est franchi, les compagnies ont gagné la rive droite de l'Yser, tout le monde est prêt à l'assaut, nos hommes sentent passer le grand frisson... Contre-ordre. Nous ne donnerons pas. L'offensive cesse, l'artillerie continue seule. Dans la nuit, tandis que nous demeurons en deuxième ligne, prêts à bondir en cas de contre-attaque, l'arrosage boche vient seul. Eux non plus ne semblent pas décidés à lancer les marins à l'assaut.

Vendredi 29 janvier 1915. . — Avant le jour, quand il est bien certain que l'ennemi ne prépare pas une riposte à sa façon, nous allons relever ces braves tirailleurs que l'effort donné a bien fatigués. Justement c'est le tour de notre compagnie d'occuper les pentes de la Grande Dune, et les quelques mètres conquis dans la journée. Il s'agit de ne pas en perdre un centimètre : en deux points la distance qui nous sépare des Allemands est des plus réduites. Au sommet de la dune, notre poste avancé n'est pas à 15 mètres de l'ennemi ; à droite, dans un entonnoir que ma section appelle le «

cratère » et dont nous occupons le fond et la pente, les ennemis sont encore plus près — 10 mètres peut-être — avec l'avantage d'une altitude légèrement supérieure, qui leur permet de nous lancer force petites grenades plates : « crabes » ou « araignées » pour nos pêcheurs. A sept heures du matin, ma section a déjà trois blessés ; l'autre section du 1er peloton reçoit une bombe dans son petit poste — six fusils hors de service. On ramasse les armes laissées par les tirailleurs tombés au combat d'hier et la séance continue. Les 75 nous protègent, rasant la crête de nos murailles de sacs pour éclater à 50 mètres en avant de nous. Nuit très dure. Il faut à toute force refaire les murailles ébouloées, et les bombes ne discontinuent pas. Dans un boyau plus exposé qui conduit au poste avancé, le chef de la 2ème section en compte plus de cent reçues dans une longueur de 25 mètres. Au cratère, nos sapeurs, en essayant de placer des chevaux de frise, font du bruit, et les saletés pleuvent. Heureusement l'autre peloton occupe un coin plus calme et au bout de vingt-quatre heures l'échange de position se fait entre les deux pelotons de la même compagnie.

Samedi 30 janvier 1915. . — Je me suis étendu depuis une heure à peine dans le gourbi lorsque l'homme de communication de la section du « cratère » vient en traître réclamer des renforts. Ma 3ème escouade y suit le capitaine et moi. En fait, un poste de tir boche, surélevé pendant la nuit, domine maintenant l'unique boyau d'accès à ce malheureux entonnoir. Le premier maître F...* qui nous le montre, tombe entre le capitaine et moi, tué raide d'une balle à la tempe. Le pauvre homme portait encore sur sa casquette son galon d'adjudant; j'avais sur la tête un passe montagne, le capitaine une vieille casquette sans insigne. Le tireur a pu choisir entre nous, qui n'étions pas à 50 mètres de lui. Il a cru atteindre le plus haut gradé. Nos matelots sont merveilleux de calme et d'entrain. Le corps du premier maître obstrue le boyau d'accès ; tandis que les bombes s'efforcent de nous atteindre, provoquant une gymnastique échevelée, la brave 3ème escouade — presque tous des anciens de Dixmude — fait le nécessaire sans un cri, sans mots inutiles. Il nous fallut une heure et demie pour creuser suffisamment le boyau, le mettre hors d'atteinte du poste de tir, enlever le cadavre, tandis que des tireurs tiennent en respect le Fritz d'en face. Ces minutes ont compté parmi les plus intensément vécues de la campagne. C'est la même plénitude de facultés, la même attention présente partout à la fois, la même souplesse de moyens qu'aux heures les plus dures du 10 novembre, quand notre bataillon était cerné au nord de Dixmude.

Puis, le corps enlevé, la communication rétablie, le chef de bataillon envoie son gradé-adjoint remplacer celui qui vient de mourir et l'alerte est passée.

* Premier Maître Fumolo ou Fumoleau

Dimanche 31 janvier 1915. . — La nuit est encore dure aux deux postes avancés. Quand, au petit jour, nous reprenons le chemin de Coxyde, relevés à nouveau par les Algériens, notre compagnie compte 17 hommes de moins : 3 tués, 14 blessés. Mais pas un centimètre de tranchée n'a été perdu. Ces alertes ne sont pas mauvaises pour le moral des marins ; elles fournissent un stimulant, dissipant l'ennui d'un calme trop prolongé dans les trous.

Comme délassément, j'ai eu certainement aujourd'hui le plus agréable : après la messe, célébrée par un brillant collaborateur des *Etudes*, la joie d'un après-midi passé au milieu d'excellents amis.

Lundi 1er février 1915. . — Sitôt retrouvés, sitôt perdus : voici qu'une dislocation de notre groupement de Nieuport disperse les amis rencontrés. Le général de Mitry quitte son commandement, remplacé par un autre cavalier, le général Hély d'Oissel. Du changement aussi dans les troupes d'Afrique et dans les territoriaux. Enfin notre brigade de marins se reforme, les bataillons restés à Saint-Pol rallient, et l'on nous

donne un secteur à nous du côté de Nieuport.

3 février 1915. . — Dans Nieuport bombardé.

Dans la nuit, la colonne qui doit traverser l'Yser se glisse sur la route. L'ennemi tient encore, au nord-est de la ville, le village de Lombaertzyde, et ses batteries arrosent par rafales certaines parties du chemin, obligeant à des précautions. Mais nos hommes sont dressés par l'expérience, ils finissent par savoir d'eux-mêmes les formations à prendre et les endroits dangereux.

De distance en distance une ombre barre le passage, un brave territorial grogne « Halte-là ! Qui vive ? » et souhaite bonne chance à ceux qui montent aux tranchées. Dès le passage à niveau franchi, une silhouette bizarre détache sur le ciel les contours d'une villa dont tout l'intérieur et une partie de la façade sont effondrés. Le long des rues, pas une seule maison intacte. La moins abîmée a au moins ses vitres brisées et les tuiles du toit émiettées par des éclats.

Je dois passer un certain nombre d'heures dans une cave voûtée. La demeure cossue qui la surmonte porte les glorieuses cicatrices des obus. Un gros calibre, explosé dans le jardin, y a creusé un grand trou utilisé pour brûler les détritiques. Dans la cave le mobilier a été descendu, et des sommiers nous servent de couchage.

Défense absolue de circuler de jour : le bombardement se charge de faire respecter la consigne. Une bibliothèque privée, dont nous avons pu sauver quelques volumes, sert à occuper les heures d'attente.

Un grondement comparable à celui d'un train entrant en gare annonce l'arrivée du premier gros obus. Une secousse formidable ébranle le sol, fait osciller la lampe pendue à la voûte. L'explosion nous assourdit, la poussière vole, se mêle à la fumée, envahit la rue. C'est un 305 qui vient de tomber sur la gendarmerie belge, faisant quelques victimes militaires.

Bien entendu, la ville est complètement évacuée par la population civile.

Puis, à intervalles réguliers, le « train » arrive de nouveau, creuse des trous, effondre des maisons, sans causer d'autres accidents.

5 février 1915 . — Aux tranchées du côté de Saint-Georges.

Une chaussée surélevée court entre deux zones inondées. Cà et là, quelques saules étêtés indiquent où se trouvait le chemin d'accès de la ferme dont les débris émergent.

Les tranchées et les barricades qui sillonnent la route montrent le chemin de l'offensive victorieuse des marins et des dragons en décembre.

Saint-Georges est absolument rasé, et les obus viennent de temps à autre achever de pulvériser les ruines.

En face de nous, les Allemands tiennent le coude du canal de l'Yser, le pont et la ferme de l'Union, quelques fermes éparses dans la plaine au sud de la route et sur la rive gauche. Leurs batteries de Nieuwendamm, Slype, Mannekensvere bombardent Nieuport, Ramscapelle, nos tranchées.

Ce soir, pour ravitailler un petit poste, ils ont imaginé de lancer un radeau le long de l'Yser à la marée descendante. Nos guetteurs ont vite fait de le priver de son équipage, et le radeau, planches et barriques, vient s'échouer dans nos lignes.

Dans les zones inondées, des cadavres gonflés flottent, défigurés, méconnaissables.

7 février 1915 . — Sur l'arrière, notre compagnie est venue camper dans les dunes, où des baraques en planches enterrées dans le sable font des abris très suffisants.

Ecartées les unes des autres, abritées par les monticules, elles ne craignent pas grand'chose des obus.



Construction d'une passerelle sur les trous d'obus. Commune de Boesighe. (Belgique 10 septembre 1917). photo couleur frères Lumière

12 février 1915 . — Aux postes avancés.

Des gourbis disséminés le long d'un boyau, où la neige fondue forme un petit ruisseau. Les sentinelles échangent des coups de fusil avec leurs symétriques boches, à 80 mètres environ. Comme distraction, le réglage d'un tir d'artillerie sur les fortins ennemis, suivi parfois d'une salve de nos tireurs sur les fuyards expulsés de leurs trous par les 75.

14 février 1915 . — La circulation sur les routes par la pluie fine et la nuit noire est un problème délicat. Les colonnes se croisent et se heurtent, montant vers les différents échelons des lignes successives de tranchées. Des voitures de ravitaillement, des caissons de munitions, des ambulances, circulent sans lumière. Tout cela sans cris, sans trop de récriminations, même de la part de ceux qui butent dans des rails de tramway, ou glissent dans les flaques d'eau.

18 février 1915 . — Dans une jolie villa d'un petit village, un commissaire de marine nous berce au rythme mélancolique du clair de lune de *Werther*, et de la « Chanson de Solweg » de Grieg. Brusquement un 150 boche à grande vitesse initiale se met à arroser les environs du village. Grimpés sur une dune, nous suivons de l'oeil l'exode des habitants, familiarisés avec cette sorte d'intermèdes. Plus loin, des chevaux d'artillerie s'éloignent au grand trot. Les éclatements font monter un nuage gris, rouge ou noir, suivant qu'ils tapent dans la terre, les briques ou les pavés. C'est un spectacle inoffensif et qui ne manque pas de grandeur.

19 février 1915 . — J'ai circulé dans Nieuport pendant une période d'accalmie. L'église, incendiée, n'existe plus. Seuls quelques pans de muraille et l'épaisse tour du clocher s'acharnent à résister aux obus. Sous un porche latéral, une statue de Notre-Dame dont le piédestal gît à terre, maintenue par d'invisibles crampons, sourit toujours intacte en protégeant du bras son Enfant Jésus. Les cimes des grands arbres jonchent le cimetière où des bombes, ornées de statuettes, de couronnes et de drapeaux, gardent pieusement nos morts.

Les halles ont beaucoup souffert, mais la puissante charpente n'a pas été atteinte par

l'incendie. Seules les ardoises ont glissé, provoquant des gouttières.

Dimanche 21 février 1915 . — Mon prédécesseur à la tranchée m'a dit à l'heure de la relève : « Voyez le joli gourbi neuf que nous avons construit. — Cher ami, vous l'avez fait bien haut ; on le voit sûrement de là-bas, et les Boches se chargeront du baptême. » Cela n'a pas manqué. Vers midi les 77 percutants ont concentré leur feu sur notre coin. Résultat : un tué, un blessé pour ma section. Morale : ne cherchons pas dans la tranchée un confortable trop grand.

Lundi 22 février 1915 . — La brume flotte sur les prés inondés. Un de nos brigands en profite pour se glisser jusqu'à une étable cernée par les eaux, et en rapporte deux superbes jambons. L'ennemi a voulu faire voir que ce rideau blanc ne gêne pas ses artilleurs. Aucune de ses salves ne porte, ce qui fait rire nos marins, et démontre une fois de plus l'utilité de la détermination de la hausse du jour. Plus tard le brouillard se dissipe, mais l'ennemi a tiré ses munitions de la journée, et fait sa sieste, avec la satisfaction du devoir accompli.

Vendredi 26 février 1915 . — L'eau a fortement baissé. Du coup, il faut modifier une partie des défenses, changer de front dans la zone desséchée. On travaille ferme.

Samedi 27 février 1915 . — Les Allemands ont voulu profiter de la baisse des eaux pour pousser une pointe chez nous. Trop tard ! Nos dispositions étaient prises. Puis, sans prévenir, on a fait remonter le niveau, et la patrouille ennemie se mouille les pieds et rentre.

Mardi 2 mars 1915. — Pendant un silence de l'artillerie ennemie que gêne le brouillard du matin, exploré les environs du couvent des Clarisses. D'énormes trous de marmites partout. Chapelle en ruines, bâtiments en partie effondrés. Dans certaines cellules restées à peu près intactes, le grain des pailles a germé au milieu de la poussière provoquée par le bombardement, et des tiges vertes montent au-dessus du plancher. Je n'aurai peut-être jamais plus l'occasion de visiter ainsi un monastère si strictement cloîtré. Rien n'a été emporté ; les pauvres écuelles de terre brune voisinent encore avec les gros missels. C'est impressionnant de pauvreté et d'austérité. Deux officiers belges m'accompagnent. Dans le jardin, les arbres fruitiers à demi déracinés commencent à montrer des bourgeons.

Samedi 6 mars 1915. — Qui donc disait que la brigade de marins serait supprimée par voie d'extinction ? Les renforts continuent à arriver régulièrement, et même on augmente légèrement nos effectifs.

Lundi 8 mars 1915. — Trois hommes de la 4ème section sont venus me trouver ce matin, et en grand mystère m'ont remis un coffret trouvé dans le sol d'un jardin. Il contenait 2 650 francs en monnaie d'argent française et en billets de banque belges. Personne n'assistait à la découverte. Personne, par conséquent, n'aurait pu constater un vol. Mais, comme le dit un des trois matelots : « Nous n'aurions pas voulu retourner à la tranchée avec la conscience sale. » Mes braves se sont vu gratifier d'un double ordre du jour de félicitations, français, puis belge, pour « leur acte de probité bien française ». Leurs familles conserveront comme un souvenir glorieux la copie de cet ordre du jour, signé de la main même de M. de Broqueville, ministre de la Guerre de Belgique.

Mardi 9 mars 1915. — Au jour, le colonel vient expérimenter un « crapouillot » dans ma tranchée. Nous entendons passer au-dessus de nos têtes six ou sept obus de 420 dirigés vers Nieuport. Les Allemands visent les écluses, afin, sans doute, de supprimer pour nous tout contrôle de l'inondation. La cible est tentante : à Nieuport, en effet, cinq canaux ou rivières viennent se réunir pour former l'estuaire de l'Yser. Aussi chaque jour, cette semaine, le marmitage au 420 s'opère contre ces cinq écluses : le tir n'atteint d'ailleurs pas son but. Il écrase quelques maisons vides, fait sur la grande place des trous dont certains ont 14 mètres de diamètre sur 5 mètres

de profondeur. Cela fera de l'ouvrage pour les graveurs après la guerre, mais ne nous gêne pas beaucoup.

Vendredi 12 mars 1915. — Des artilleurs campés quelque part dans la dune reçoivent à déjeuner mon capitaine et moi. Bonne fraternité d'armes, cordiale et sans façon.

Mardi 16 mars 1915. — Tandis que passent vers Nieuport les 420, ration habituelle, devant nos tranchées des lièvres s'ébattent tranquillement. L'un d'eux vient faire le beau et dresser les oreilles à 50 mètres de nos fusils. La chasse est défendue. J'en vois un autre filer à toute allure, un obus boche ayant explosé près de lui. Si les 77 ne démolissent même pas les lièvres, c'est un comble !

On signale de nuit un chien noir qui traverse les lignes allant vers l'ennemi en évitant soigneusement les sentinelles. Porte-t-il le courrier ? Ce soir, en tout cas, il nous échappe.

Mercredi 17 mars 1915. — Nos travaux de chaque nuit multiplient peu à peu les tranchées de deuxième, troisième, quatrième ligne, les obstacles, etc. La position devient ainsi chaque jour plus forte.

La brume a empêché le tir boche sur Nieuport. Passant dans une rue déserte auprès d'un collègue à demi effondré, les sons d'un harmonium frappent mon oreille. Dans la tribune d'une chapelle de pensionnat, un matelot s'exerce gravement sur cet instrument et ne s'en tire d'ailleurs pas trop mal.

Dimanche 21 mars 1915. — Faute d'église — la plus voisine est régulièrement bombardée chaque dimanche à l'heure des offices, — l'aumônier a découvert au bord de la dune un minuscule oratoire qui peut bien contenir dix personnes. Avant la guerre, les fermiers des alentours aimaient recommander leurs travaux champêtres à Notre-Dame des Douleurs : c'est du moins ce qu'indiquent de rustiques ex-voto en cire représentant des animaux domestiques.

Jeudi 25 mars 1915. — Dans un réseau de fils de fer voisin d'un petit poste, un cadavre allemand est resté pris. J'envoie trois hommes de bonne volonté l'ensevelir. Ils reviennent vite, fortement émus. « Lieutenant, le Boche s'en va en morceaux quand on y touche. »

On verse dessus un sac de chaux vive, puis un peu de terre pour masquer l'éclat trop visible de la chaux.

Vendredi 26 mars 1915. — Arrosage tardif au 77, toujours sans résultat.

Nos sentinelles veillent : cette nuit, l'une d'elles a fait feu sur notre officier pionnier dont la ronde extérieure n'avait pas été annoncée. Il s'en tire bien juste, ayant eu sa capote traversée.

Dimanche 28 mars 1915. — Nos hommes fêtent les Rameaux : ces cérémonies leur plaisent, comme aussi le chant quand on peut l'organiser. Ceux qui ne seront pas au repos dimanche prochain viennent faire leurs pâques. Un vieux réserviste, malade, n'accepte d'aller se présenter à la visite qu'après avoir rempli son devoir pascal. Ils raflent les petits manuels laissés à leur disposition. Quel dommage qu'il n'y en ait pas pour tous !

Lundi 29 mars 1915. — Je visite un village situé à quelques kilomètres en arrière et dans les environs duquel logent nos camarades du 2ème régiment. Les civils l'habitent encore, peu pressés d'évacuer des boutiques où la clientèle militaire procure de bonnes affaires. Les territoriaux voisins ont monté un concert classique avec concours d'artistes du Conservatoire, s'il vous plaît ! Que de ressources à deux pas du front !

Mercredi 31 mars 1915. — Dans la grande plaine où l'eau a quelque peu baissé, Boches et Français travaillent chacun de son côté à deux lignes parallèles de fortins. De temps à autre des fusées éclairantes obligent les travailleurs à se jeter à plat ventre. De quart d'heure en quart d'heure, chronométriquement, une salve de

shrapnells à notre adresse éclate au petit bonheur sans troubler personne. Au jour, chacun, rentre dans ses tranchées, et l'on ne voit plus sur la zone inondée ou boueuse que le vol lent des grands vanneaux blancs et noirs, ou l'essor plus lourd de quelque canard domestique dont les plumes ont eu le temps de repousser.

Jeudi 1er avril. — Les troupes ennemies devant nous ont été relevées hier, et les nouvelles, encore peu habituées à leur secteur, se montrent plus agressives. Le 77 gronde un réveil en bourdon dès six heures du matin. Plus tard c'est un arrosage, qui n'a d'effet que sur notre fil téléphonique. Enfin, toute la journée, au bord de l'Yser, c'est le sifflement des balles dont une atteint malheureusement à la tête notre camarade Perroquin *, l'enseigne mitrailleur, au moment où il aidait à régler le tir d'une de nos batteries de 75.

* **PERROQUIN** Constant Léon

Né le 24 août 1883 à Cherbourg (Manche) - Décédé le 1er avril 1915 à Nieuport (Flandre occidentale), Belgique - Inhumé au cimetière civil de Coxyde (Flandre occidentale), Belgique.

Entre dans la Marine en 1901. Aspirant le 5 octobre 1904, enseigne de vaisseau le 5 janvier 1907, rang du 5 octobre 1906 ; port de Cherbourg. Au 1er janvier 1911, sur le croiseur cuirassé **Victor Hugo**, 1ère Escadre (Jean PRADIER, Cdt). Affecté à la Brigade des Fusiliers Marins, compagnie de mitrailleuses, il est tué d'une balle dans la tête tandis qu'il réglait un tir d'artillerie aux combats de Nieuport.



Cimetière. Woesten. (Belgique 25 août 1917). photo couleur frères Lumière

Samedi 3 avril 1915. - Pénible retour au camp sous la pluie. Pour comble de bonheur, je me trompe de chemin dans la nuit et engage la compagnie dans un champ sans issue. Résultat : prolongation inutile de la douche, et rentrée fort tardive.

Dimanche de Pâques 4 avril 1915. — Une triste nouvelle gâte notre allégresse pascale ce matin. Le commandant de la 12ème compagnie, lieutenant de vaisseau Dupouey*, a été tué cette nuit, en pleine obscurité, par une balle isolée, à l'heure où il visitait une dernière fois ses postes avancés avant d'être relevé. C'était l'un de nos meilleurs officiers, et un camarade instruit, à l'esprit élevé, au coeur généreux, à la fois un dévoué et un modeste. L'aumônier, qui en dit un mot dans son allocution, traduit l'émotion profonde de tous. Jamais encore je n'avais vu pleurer un officier comme a été pleuré celui-là.

***DUPOUEY** Charles Marius Dominique

Né le 12 octobre 1877 à Hong-Kong, colonie britannique, Chine. Décédé le 3 avril 1915 à Nieupoort, Flandre occidentale, Belgique. Inhumé à Woesten, Flandre occidentale, Belgique, Sépulture 243.

Entre dans la Marine en 1895, Aspirant le 5 octobre 1898, port de Brest. Au 1er janvier 1899, sur le transport *Eure*, Division navale de l'Océan Pacifique (Cdt Emmanuel Vallée). Enseigne de vaisseau le 5 octobre 1900. Au 1er janvier 1901, port de Brest. Le 27 avril 1901, Second sur le *Torpilleur N°97*, Défense mobile de la Corse (Cdt François Augagneur). Au 1er janvier 1903, sur le croiseur *Guichen* en essais à Brest (Cdt Jean Baëhme). Officier breveté interprète de langue anglaise en 1905. Officier breveté fusilier et gymnaste. Lieutenant de vaisseau le 12 octobre 1908. Au 1er janvier 1911, port de Lorient. En avril 1915, affecté au 1er Régiment de Fusiliers Marins, 12ème compagnie, cet officier est tué le 3 avril aux combats de Nieupoort, Poste 9.

"Tué d'une balle dans la tête vers 21h00 tandis qu'il examinait un bouclier arraché par une marmite"

Acte de décès transcrit à Toulon le 18 mai 1915

Dernier domicile 5 rue Elisa à Toulon, département du Var.

Lundi 5 avril 1915. — Notre présence au cantonnement a permis de donner aux funérailles de Pierre Dupouey tout le respect militaire et religieux possible. L'amiral, de sa voix brève, a recommandé à ses hommes de le venger : ils n'ont guère besoin d'y être excités.

Autre cérémonie, tout intime celle-là : des matelots d'une compagnie voisine, exposés l'autre jour dans la ferme de R... à un terrible bombardement, du fond de l'abri transpercé où plusieurs de leurs camarades venaient d'être frappés à leurs côtés, ont promis à Madame sainte Anne de venir « faire pâques » tous ensemble s'ils en réchappaient. C'était le matin vers dix heures ; aucun des obus lancés contre eux tout le reste du jour n'a fait dans cette escouade de nouvelle victime. Aussi ils tiennent parole, et se sont réunis devant le petit autel de planches adossé à la dune pour remplir leur engagement. Nul camarade ne plaisante : ils savent tous par expérience combien la mort fauche capricieusement dans nos rangs.

Mercredi 7 avril 1915. — Un vieux camarade de collègue me fait aujourd'hui les honneurs du « petit conduit » creusé dans le sable, où il vit depuis des mois auprès de ses pièces. C'est minuscule et gai. Deux lits de fer pliants, « empruntés » à une maison démolie de Nieupoort, sont soigneusement étiquetés au nom et à l'adresse de leur propriétaire afin de lui être rendus quand la batterie s'en ira. Ce seront sans doute les seules parties du mobilier restées intactes, après tant de semaines de

bombardement.

Vendredi 9 avril 1915. — La ronde aux avant-postes m'oblige à marcher longtemps dans une eau phosphorescente où chacun de mes pas provoque une véritable gerbe de froides étincelles. Joli, mais pas réchauffant.

Samedi 10 avril 1915. — Le 105 allemand ne nous laisse guère en repos aujourd'hui. Autour de ma seule section je compte plus de soixante marmites, sans avoir un seul blessé. D'ailleurs, nous avons calculé l'autre jour qu'en temps normal, en dehors des attaques, il fallait en moyenne cent dix obus boches pour blesser un de nos marins.

Dimanche 11 avril 1915. — Blotti de jour dans un angle extérieur du gourbi qui permet de ne pas perdre un seul rayon du bon soleil de printemps, je suis de l'oeil les évolutions d'une forte escadrille alliée qui va opérer quelque destruction sensationnelle dans les camps germains. Les flocons blancs des shrapnells s'éparpillent deux par deux, un coup long, un coup court... mais pas de coup au but. Dans le rayonnement du soleil couchant, les avions s'en retournent au nid, suivis des mêmes petits nuages. Aucun ne manque à l'appel.

Lundi 12 avril 1915. — Brusquement, l'après-midi, le bruit se répand que le Président Poincaré va traverser le village auprès duquel, cette nuit, nous avons repris notre cantonnement. Il passe, mais pas chez nous. Seul, nous arrive un obus égaré qu'on prétend lui avoir été destiné par les Boches, et dont les officiers de l'escorte achètent à bon prix les éclats. La légende se répand ensuite qu'on aurait ramassé une enveloppe de shrapnell portant une inscription : "Bienvenue au Président Poincaré". Beaucoup répètent ce bruit, mais je n'ai pu trouver un seul témoin oculaire ; les zouaves prétendent que l'obus est tombé chez les marins, nos hommes disent que ce sont les artilleurs qui l'ont reçu, ou bien les territoriaux.

Mercredi 14 avril 1915. — On m'a permis aujourd'hui d'aller en auto passer quelques heures à Dunkerque. Prendre un bain chaud, quelle joie alors même qu'il faut attendre son tour pendant deux heures, avec des numéros comme au tramway. Un camarade qui navigue me raconte sa fierté : « Les Boches ont encadré mon petit dragueur avec du 305 ! Du 305 pour un pauvre chalutier ! Ils ne feraient pas mieux pour un cuirassé d'escadre ! » Il exulte de cet hommage rendu à son obscure tâche de nettoyeur des mers.

Jeudi 15 avril 1915. — Aux tranchées, nous travaillons activement cette nuit : une nouvelle ligne qui nous rapproche de l'ennemi. Cela ne plaît pas à ces messieurs d'en face, car trois batteries de 77 crachent sur nous leurs feux croisés, toujours aussi inoffensifs.

Vendredi 16 avril 1915. — D'ordinaire, les mitrailleuses, aussi bien d'un bord que de l'autre, se terrent silencieusement jusqu'à l'heure de l'attaque : tirer sans nécessité, c'est, pour elles, le repérage à peu près assuré, et quelque gros « noir » venant tout démolir. Or, ce matin, un avion belge s'étant avisé de voler bas dans les environs des lignes allemandes, cinq mitrailleuses ont commencé à moudre leur café en son honneur. Quelles aubaine pour nous, qui pouvons ainsi vérifier et rectifier nos hypothèses et nos déductions.

Samedi 17 avril 1915. — Au point du jour, gros émoi pour la compagnie. Une section, qui travaillait au loin à de nouveaux fortins, encore intenable de jour, s'est laissé surprendre par la lumière au moment où elle traversait en terrain découvert. Les Mauser ne perdent pas une si belle occasion, et deux mitrailleuses se mettent de la partie. Une dizaine d'hommes, pris par la rafale, n'ont que le temps de se jeter à terre là où ils sont, en plein champ. Chaque fois que l'un d'eux essaye un mouvement, le « tacatacata » reprend avec une fureur nouvelle. On les voit absolument immobiles, le sac posé devant la tête. Rien à faire pour les secourir ; et

toute la journée, ce spectacle angoissant reste dans le champ de nos jumelles. Combien sont morts ? Blessés ? Qu'est devenu le reste de la section ? A la nuit, le colonel, prévenu par téléphone, trouve moyen de se glisser jusqu'à nous ; le jour est lent à tomber..., n'y tenant plus, il franchit, en quelques enjambées, 40 mètres de terrain découvert, jusqu'au fortin suivant. Deux salves. Manqué ! L'obscurité s'établit petit à petit ; des ombres se glissent venant de l'arrière, les brancardiers, l'aumônier. Les balles sifflent, incertaines. Un par un, les hommes rentrent, le premier maître vérifie l'appel sur sa liste. Chose surprenante ! Trente hommes au moins ont été exposés au feu intense de la mousqueterie, dix sont restés là, devant nous, pendant quatorze heures, un seul est blessé, légèrement ; deux sont perclus de rhumatismes, étant demeurés dans l'eau ; des balles dans les sacs, dans les capotes, et c'est tout. Je crois décidément que notre compagnie a la veine.

Les Boches sont un peu énervés ce soir : sans doute ils croient nous avoir à moitié massacrés. A l'heure où l'on nous relèvera, il y aura de la casse. Les précautions sont prises, les hommes filent sans bruit. Je viens d'arriver, avec les derniers, hors de la zone la plus dangereuse, lorsque deux salves de 77, l'une percutante, l'autre fusante, s'abattent sur les environs de Saint-Georges. Un caporal mitrailleur tombe raide. Le même obus arrache le bras droit du jeune enseigne mitrailleur Tarrade. Celui-ci refuse l'unique brancard à portée : « Mettez mon quartier-maître dessus, il est plus grièvement atteint. » Et lui, toujours calme, s'engage à pied dans le long boyau qui mène au poste de secours, trouve encore la force de s'arrêter auprès du capitaine le plus proche pour rendre compte. Trois kilomètres plus loin, au poste de secours, il fallait pratiquer d'urgence une amputation.

Mercredi 21 avril 1915. — Fête de famille pour nous ce matin : notre chef de bataillon reçoit la rosette d'officier de la Légion d'honneur, et mon excellent capitaine a enfin la croix méritée depuis Dixmude. La revue se passe quelque part sur l'arrière. Le drapeau des zouaves, noblement déchiré au combat, le jeune drapeau des marins, défilent avec des représentants de chacun des corps, territoriaux, zouaves et marins, devant les nouveaux décorés que vient d'accoler le général Hély d'Oissel, tandis que la musique des zouaves, alerte, répète l'air enlevant : « Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine, mais notre cœur vous ne l'aurez jamais. »

Cette petite revue, toute privée si j'ose dire, faite entre nous dans un coin perdu de Belgique, avec des troupes qui, hier, étaient au feu, qui y retourneront demain, avec le grondement tout proche du canon, c'est plus pénétrant, plus reconfortant pour ceux qui y prennent part, que les plus solennels défilés du temps de paix.

Faites ainsi sans grand luxe de préparation, d'astiquage, de répétitions énervantes, avec des troupes habituées, depuis des semaines, à combattre côte à côte, ces petites revues perdent leur caractère ennuyeux pour ne conserver que leur bon côté, pour n'être plus que des coups d'épée donnés à l'enthousiasme, à la confiance et à l'ardeur.

Jeudi 22 avril 1915. — Au cantonnement. Le soleil invite à sortir ; les tennis de la plage ne chôment pas. Les officiers de marins voisinent avec leurs camarades des zouaves et des territoriaux.

L'après-midi, une grande séance sportive a lieu dans un pré entre équipes du 3ème bataillon de marins et zouaves. Boxe, lutte, joyeuse partie de football, voire même intermèdes comiques, ne manquent pas. Pour finir, une distribution des prix, et les capitaines des 10ème et 12ème compagnies, qui se sont procuré des gâteaux je ne sais où, réunissent en un thé, sans cérémonie, les officiers des deux bataillons de zouaves et de marins. Je cause un instant avec M. d'Humières, le traducteur de Kipling, qui a pris du service comme lieutenant de zouaves. Nous ne pensions pas, l'un et l'autre, que deux ou trois jours plus tard, l'attaque des gaz asphyxiants lui serait fatale.

Vendredi 23 avril 1915. — On apprend aujourd'hui qu'une forte attaque boche, précédée de gaz asphyxiants, a réussi à percer nos premières lignes du côté de Steenstraete et Ypres. Mes amis les artilleurs passent à cheval, courant vers le point menacé. Les joueurs de football d'hier, les zouaves, partent en renfort. Nous-mêmes sommes en alerte.



"Matelot en corvée" (Soissons. Aisne. France. 1917). photo couleur frères Lumière

Samedi 24 avril 1915. — Les gros obus continuent à tomber sur Nieuport. Une maison s'effondre sur neuf territoriaux imprudemment restés hors de leur cave intacte. L'après-midi, alerte. Les aviateurs signalent des mouvements de troupes chez les Boches. L'attaque va peut-être se généraliser. On renforce les lignes partout. Les hommes sont excités à la pensée qu'on va sans doute avoir une besogne plus active

que l'éternel séjour aux tranchées. Messieurs les Allemands nous fournissent un excellent stimulant qu'ils n'avaient probablement pas prévu.

Dimanche 25 avril 1915. — Les nouvelles de Steenstraete sont meilleures ; l'effort ennemi est enrayé, le refoulement en bonne voie. On nous a distribué de bonnes provisions d'ouate, qui, imbibée d'eau, fera tampon absorbant pour les gaz. Mais les Allemands renoncent à se servir de leur chimie contre nous : les vapeurs de chlore sont solubles dans l'eau, et la zone inondée nous protège efficacement, car elle empêchera tout nuage de ce genre d'arriver jusqu'à nos lignes.

Lundi 26 avril 1915. — L'artillerie est plus active, les 77 pleuvent autour de nos tranchées ; ils renversent quelques sacs à terre sans blesser personne à ma section. Toute la nuit, toute la journée, la canonnade et la fusillade font rage vers le sud, dans la direction de Dixmude et Ypres. Pour nous rien n'est changé. On remue toujours de la terre, on fortifie, on répare, on attend.

Mardi 27 avril 1915. — Le réglage des 77 dure particulièrement longtemps ce matin. Nous en sommes quittes pour réparer le fil du téléphone. La nuit, relève sans accident. Ça gronde aussi au nord du côté des dunes.

Vendredi 30 avril 1915. — Il paraît que Dunkerque a été bombardé par des obus de 380 de marine. Mais on sait fort bien où sont les pièces, dont la lueur énorme ne peut être dissimulée. Comme elles sont forcément près du front, des pièces beaucoup moins grosses pourront leur répondre.

Samedi 1er mai 1915. — Retour aux tranchées. Travaux habituels. Deux petites alertes.

Dimanche 2 mai 1915. — La journée aux tranchées est tranquille, les 77 ne font qu'un simple réglage assez bref. Mes sentinelles ont encore signalé et manqué un chien traversant la ligne. Animal errant, ou chien de guerre ? Il y a tant de fermes abandonnées, tant de bêtes perdues dans la campagne que ce chien peut parfaitement être inoffensif. Ce qui n'empêche pas d'essayer de le capturer.

Lundi 3 mai 1915. — Un de nos bons gradés est blessé cette nuit par un shrapnell éclaté au-dessus de mon gourbi, tandis qu'à l'intérieur je recevais les instructions du capitaine. Les Boches ont fait cet après-midi une manifestation assez saugrenue. Dans un de leurs fortins, de l'autre côté de l'Yser, nous avons entendu vers dix-sept heures deux notes de clairon, puis trois *Hoch !* retentissants, suivis d'une pétarade irrégulière comme en doivent faire des Arabes tirant en l'air au cours d'une fantasia. Lisait-on aux troupes un communiqué Wolff ? Ce n'était très probablement pas l'ordre d'attaquer dans notre secteur, car ils n'auraient pas montré cette joie.

Mardi 4 mai 1915. — Décidément il y a quelque chef allemand dont le cerveau est dérangé. Ce matin, vers neuf heures trente, nous avons encore entendu un appel de clairon, puis toutes les mitrailleuses allemandes du secteur se sont brusquement déclenchées et ont commencé à cracher sur nos tranchées, sur les boyaux de communication, sur des ruines inoffensives, pendant qu'une pièce de 57 et quelque autocanon en balade sur la route derrière l'Yser s'efforçaient aussi de nous intimider. Ce petit jeu dure trois quarts d'heure environ, tout le temps voulu pour nous permettre, dans le secteur de ma compagnie, de repérer cinq mitrailleuses ennemies. Ces renseignements ne seront pas perdus pour le 75. D'attaque, point. Leur manifestation finie, ces Messieurs se taisent, la conscience satisfaite. Comme nos vis-à-vis sont encore des marins, un vieux second maître de ma section grogne cette explication plaisante : « Ils ont dû faire comme à bord. Mardi matin, à neuf heures trente, inspection du commandant aux postes de combat. »

Puis, pendant le reste de la journée, les 77 travaillent à disperser davantage les pierres et les briques dont les tas inégaux marquent l'emplacement de Saint-

Georges.

Mercredi 5 mai 1915. — Hélas ! en rentrant au cantonnement, j'ai dû passer la visite, et le major déclare qu'il va m'évacuer. Je pars au moment où le régiment se réorganise, où le 1er bataillon se reforme, où l'on parle d'une petite offensive prochaine vers la ferme de l'Union si souvent inspectée par ma jumelle.

Samedi 8 mai 1915. — Dans le train belge d'évacuation qui m'emporte. Bonne chance à la chère brigade !

Une entérite gagnée au Maroc avant la guerre lui imposa pendant l'hiver des repos forcés au front et causa enfin son évacuation le 8 mai 1915.

Voici un extrait du journal du matelot fusilier Charles Renou, 17 ans à peine à l'époque, pour les 4, 5, 6 et 7 mai 1915 :

"Le courrier m'apporte deux lettres, une des religieuses de Richelieu, et une de Suzanne. Le temps n'est plus aux souvenirs, et l'on parle ici de toute autre chose. Une grande attaque se prépare dans tout le secteur, aussi ces quatre jours de repos se passent-ils dans la fièvre des préparatifs.

Le 7, on complète les vivres de réserve et l'on distribue des vivres frais pour un jour d'avance.

Le Lieutenant Poisson qui vient d'être évacué pour fatigue générale est remplacé dans le commandement de sa section par le Maître Le Borgne.

Nous quittons Oostdunkerque vers 8 heures pour arriver à Saint Georges aux environs de minuit.

Ma section est placée en réserve dans les ruines de l'église et dans le fossé de la route qui mène à la tranchée de St Georges Sud." Charles Renou, devenu Officier des Equipages.

Sources : Jean Norton Cru, Témoins, PUN, octobre 2006.

Analyse complète

Le 12 avril 1944, le RBFM est officiellement intégré dans la 2e DB. Le Général Leclerc les rencontre le 14 avril 1944, et n'est pas très accueillant avec eux : « je ne vous ai pas demandés. Le Général de Gaulle vous a imposés à moi. Je suis bien obligé de vous prendre. Mais je sais qui vous êtes et ce que vous avez fait. Vous avez toujours défendus les intérêts de la Marine, mais pas de la France. Il faudra que vous changiez. Si vous ne le faites pas, si vous ne vous entendez pas avec les autres unités de la 2e D.B, je vous laisserai sur les quais dans les ports anglais. Vous ne débarquerez pas en France... ». Pour ce faire, le général Leclerc interdit alors jusqu'à nouvel ordre que les marins de l'unité portent la fourragère rouge, fierement gagnée par les Fusiliers Marins à Dixmude, lors de la Première Guerre Mondiale. A ce sujet, lors d'une visite suivante du Général au Régiment, ce dernier apercevra l'Officier des Equipages RENOUE, porte-drapeau, arborant la fourragère ; interrogé immédiatement, le Capitaine de Corvette Maggiar informera le Général que RENOUE était à Dixmude et qu'à ce titre il a le droit de porter la fourragère !